Volume XXVI 1er Trimestre 1956

L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

(Revue Trimestrielle)



ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ ORNITHOLOGIQUE DE FRANCE
ET DE L'UNION FRANÇAISE
Rédaction : 55, rue de Buffon, Paris (Ve)

L'OISEAU

ET LA

REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

fondée sous la direction de J. DELACOUR

Abonnement annuel : France. 1.800 fr. ; Etranger. 2.300 fr.

Toute correspondance concernant la Revue doit être adressée au Secrétariat : 55, rue de Buffon, Paris (Ve).

Tout envoi d'argent doit être adressé au nom de la « Société Ornithologique de France »

Compte Chèques postaux Paris 544-78.

AVIS IMPORTANT

L'incendie de Clères, en 1939, nous a privé de toutes nos archives et réserves, aussi nous est-il actuellement impossible de satisfaire aux nombreuses demandes qui nous sont envoyées par des membres désireux, soit de compléter leur collection, soit d'acheter la totalité des annuités antérieures.

Dans le but d'être utile à tous, nous vous proposons de centraliser toutes les demandes et toutes les offres concernant les annuités ; nous prions donc tous ceux d'entre nous qui ont des fascicules en double, ou des années dont ils voudraient se dessaisir, et notamment des années 1944, 1945 et 1948, de nous le faire savoir en nous indiquant leurs conditions.

Les auteurs sont priés d'envoyer leurs manuscrits dactylographiés, sans aucune indication typographique.

Volume XXVI Année 1956

L'OISEAU
ET LA
REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

(Revue Trimestrielle)



ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ ORNITHOLOGIQUE DE FRANCE
ET DE L'UNION FRANÇAISE
Rédaction : 55, rue de Buffon, Paris (V^e)

L'OISEAU
ET LA
REVUE FRANÇAISE D'ORNITHOLOGIE

SOMMAIRE

SUR UNE OBSERVATION DE *BALAENICEPS REX* AU CAMEROUN

par M. de LISLE

Je crois intéressant de signaler, même avec beaucoup de retard, l'observation d'un *Balaeniceps rex* au Cameroun, dans la région du Diamaré.

L'étrangeté de cet oiseau et son extrême rareté justifient que soient enregistrés par écrit tous les cas où il a pu être aperçu en territoire français.

Rappelons que le *Balaeniceps rex* GOULD, unique représentant de la famille des *Balaenicipitidae* (ordre des Ciconiiformes), est un très grand oiseau (aile pouvant atteindre 78 cm) reconnaissable à première vue par le bec énorme, de forme très particulière, qui lui a valu la dénomination vulgaire de « Bec-en-sabot ». Ce bec, aplati et qui occupe toute la largeur de la face, est long d'une vingtaine de centimètres et se termine à l'avant par un puissant crochet ; la couleur en est jaune sale, assombrie sur les côtés. La tête est volumineuse et porte sur le vertex une huppe cendrée rabattue vers l'arrière. La vêture est gris-cendré, avec de légers reflets verdâtres et le dessous plus clair. Les pattes sont hautes, noires, avec quatre doigts bien développés.

Le Dr MALBRANT, autorité bien connue en matière d'ornithologie centre-africaine, note (1) :

« En raison de son bec si particulier, de sa taille et de son allure peu esthétique, le Bec-en-sabot ne peut être confondu avec nul autre oiseau. Il serait fort souhaitable que les limites de son habitat soient précisées. Il est d'un naturel méfiant et se tient d'habitude dans les zones marécageuses désertes. Il se nourrit surtout de poissons. Il est maintenant compris dans la liste des oiseaux protégés de façon absolue. »

Pour le centre africain français, le Dr MALBRANT cite, d'après BLANCOU, le *Balaeniceps rex* dans les marécages du lac Gata, au sud-ouest de Birao (Oubangui-Chari), par environ

(1) R. MALBRANT : *Faune du Centre Africain Français* (Mammifères et Oiseaux). Lechevalier, 1936 et 1952.

22° 30' long. E. et 10° lat. N. L'oiseau est surtout connu du Nil blanc et du Bahr-el-Ghazal, et il est également cité de la région des Grands Lacs. Le point où se situe notre observation personnelle, par 14° long. E. et 11° lat. N. environ, se trouve à plus de 800 km à l'ouest du point relevé par Blancou et à plus de 300 km au sud du Bahr-el-Ghazal.

A noter que dans la monographie extrêmement détaillée des oiseaux du Cameroun qui a été publiée par le Pasteur Good en 1952-1953 (1), le *Balaeniceps rex* n'est même pas mentionné.

Notre observation date du 5 mars 1953, à 10 heures du matin, sur la piste qui relie Koza à Mora, non loin de la station expérimentale d'agriculture de Guétalé.

Roulant en voiture à faible allure, nous regardions, ma femme et moi, la bush-savanna qui s'étend de part et d'autre de la piste. On connaît le faciès de cette région, à laquelle des caractéristiques microclimatiques et édaphiques ont donné une individualité assez marquée : aux *Isoberlinia* et *Kaya* soudaniens viennent se mêler des *Acacia* et des *Balanites* sahéliens, dominant des buissons de *Ziziphus*, des pieds de *Calotropis* et surtout de vastes prairies herbacées à *Aristida*, *Vetiveria* ou *Cymbopogon*. En mars, la végétation est en majeure partie dépouillée de sa verdure par la saison sèche qui s'achève et la vue porte loin.

A un certain moment, j'eus conscience que nous venions de croiser une souche d'arbre dressée au bord de la route et de forme vraiment bien singulière. Je fis doucement marche arrière pour revenir sur l'objet qui m'avait intrigué et, à ma grande stupéfaction, cet objet se mit à gagner sans hâte la savane voisine sur deux longues jambes.

C'était un *Balaeniceps rex* qui se trouvait en station au bord de la piste. Il était resté rigoureusement immobile quand notre véhicule était passé tout contre lui. Mais, voyant un homme venir à sa rencontre, il jugeait plus prudent de s'éloigner.

J'appelai ma femme, restée dans la voiture. L'oiseau s'était arrêté à une quinzaine de pas et nous regardait de face, le corps tourné de trois-quarts, sans manifester d'inquiétude apparente. L'aspect de son bec énorme pointant vers le bas

(1) Rev. A. I. Good : The Birds of French Cameroon. *Mém. Inst. Fr. Afr. Noire (Centre Cameroun)*, Part. I, 1952. Part. II, 1953.

était saisissant ; la huppe n'était pas visible et les deux yeux de teinte claire, extrêmement écartés, semblaient marquer le plan supérieur du crâne. Contrastant avec cette face déconcertante, le manteau, gris ardoisé, offrait une ornementation des plus délicates, chaque plume étant cernée d'une sorte de bordure en V très claire, et cet ensemble de V formant un réseau nettement dessiné. L'oiseau paraissait adulte et sa hauteur dépassait certainement 1 mètre. Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'il regardait franchement des deux yeux à la fois (pas du tout de côté, à la manière des poules) avec une expression absolument humaine, très attentive.

Nous nous approchâmes pour mieux observer, mais le *Balaeniceps* s'éloigna doucement d'une démarche très raide, s'arrêtant quand nous nous arrêtions, reprenant son mouvement quand nous reprenions le nôtre et conservant une distance constante d'une dizaine de mètres. A condition de ne pas vouloir aller plus près, nous pûmes le considérer tout à loisir. Par malheur, nous n'avions avec nous, ce jour-là, ni appareil photographique ni camera.

Après une dernière tentative d'approche, au cours de laquelle l'oiseau maintint toujours constante sa distance, nous reprîmes notre route et je m'empressai de noter les quelques indications qui viennent d'être ici reproduites.

OBSERVATIONS SUR LES OISEAUX DU LOIR-ET-CHER

par R. REBOUSSIN

(*suite*) (1)

CORACIADIFORMES

Caprimulgidés

Engoulevent d'Europe.

Depuis mon étude très détaillée sur une nichée d'Engoulevents dans les premières années de cette revue, j'ajoute que l'ongle médian de cet oiseau est pourvu à sa face interne d'un petit peigne pour nettoyer son bec court des débris agglutinés au cours de ses chasses. De plus, son vol silencieux est dû à un bord d'attaque amorti par une frange antérieure de barbules frisées comme chez les Strigidés, sur le rachis de la première rémige du fouet. Quant aux digitations formées par les pointes de ces rémiges, elles sont séparées quand l'aile est ouverte, mais elles s'appuient l'une sur la suivante dès qu'elles font corps avec le reste de la voile, par un feutrage adhésif de bordures molles comme l'amadou et, ainsi, obstruent hermétiquement, dès ce point, tout passage de l'air à travers l'aile.

Surpris, l'Engoulevent fait, à sa guise, claquer ses ailes en les adossant vivement l'une contre l'autre comme le font la Bécasse et les Pigeons. Sans bruit, il le fait à terre dans sa parade amoureuse au-devant de sa femelle d'abord, puis sur elle pendant l'accouplement et toujours au sol.

Caprimulgus, tête-chèvre, engoulevent, crapaud volant, autant de dénominations erronées. « *Errrreurr, errr, errr-reurr* », dit lui-même l'oiseau appuyé en long sur la branche, mais jamais au vol.

S'il se pose près des chèvres, à terre, c'est pour repartir vite autour d'elles et pour suivre les insectes que les bestiaux attirent au crépuscule. Engoulevent ? Il n'ouvre le bec au vol

(1) Voir : L'Oiseau et R. F. O., V. XXIV, 3e tr. 1954.

que sur l'insecte chassé et le ferme toujours pendant son bruit de rouet quand seulement il est posé au sol ou sur un pin. Filandière est le bruit ventriloque du seul mâle ♂ et ♀ ont un « *vruip vruip* » répété à intervalles irréguliers au vol (prononcez à l'anglaise), quelquefois suivi d'un « *vriou, vriou, vriou...* » prolongé et déclinant comme le bruit d'un caillou virant sur la glace. Le roulement au perché est très harmonique de la roulade de la Hulotte au début de la nuit, ronronnement qui part du silence pour y rentrer insensiblement.

ALCÉDINIDÉS

Martin-pêcheur d'Europe.

En hiver, matin et soir, le Martin-pêcheur fait sa toilette en se jetant dans l'eau glacée, d'une faible hauteur, d'un



Fig. 1

avant de bateau, d'une branche inclinée sur l'eau. Il s'y trémousse vivement en s'ébouriffant. Il se secoue puis regagne

son perchoir, se lisse en passant et repassant son long bec sur son plumage à la façon des canards (Fig. 1).

Upupidés

Huppe fasciée.

Elle a deux milieux : les bois et les étendues de plaine, ou même de steppes désertiques comme la Camargue. Nicheuse d'arbres creux, de trous de murailles ou de tas de grosses pierres en plaine. En prairie, elle fouille la terre ou les bouses des bestiaux pour y trouver des insectes ou des larves, attaquant vigoureusement de son long bec courbe le sol du pâtis et en piochant à coups réitérés pour un lombric ou un scarabée. Dans notre contrée, elle niche dans les vergers à vieux arbres caverneux, faisant de longs trajets au sol pour nourrir ses petits. Le couple est solitaire mais les familles quittent les bois en août et vivent en petits groupes de cinq à sept individus. Dans ma vallée, je les trouve à des places favorites. Elles me semblent plus fréquentes depuis une dizaine d'années.

Levée à terre, la Huppe va se reposer un peu plus loin si on ne l'inquiète pas, mais souvent elle s'éloigne pour gagner les massifs de bois en côte.

Apodidés

Martinet noir.

Il part fin juillet ou premiers jours d'août de Sarge, toujours après un fort coup de vent. Mais à 188 km au N., à Paris, je relate 13 août 1941, 18 août en 1951, 19 août en 1954, donc en retard. Généralement, l'unanimité d'une espèce dans son départ est un fait ancestral où l'espèce agit, groupée ou non, à une date fatidique pour les individus disséminés sur un même parallèle.

CUCULIFORMES

Coucou gris.

A côté de chenilles velues, l'estomac d'un sujet tué le 18 septembre 1901 contenait dix ephippigères.

Il ne saurait être maintenu que la ♀ choisit des espèces

à œufs semblables à la ponte qu'elle parasite, témoin ses œufs roux rosâtre, à petites taches plus foncées, dans le berceau de la Rousserolle effarvatte ou de la Rousserolle turdoïde.

Le 17 mai 1908, j'ai reçu un Coucou ♂ dont les deux côtes du cou étaient dénudés sur 2 cm de long. PLOCQ, l'oiseleur regretté de Vendée, me confirma que le Coucou arrivant après sa mue de printemps, c'est aux batailles des ♂♂ qu'il faut attribuer ce fait ; car cette place mortelle de la jugulaire est celle que visent les oiseaux qui s'affrontent. Ce fait général explique le bouclier érectile des faisans, coqs, chevaliers combattants, de même que la crinière des lions, les membranes que les iguanes ouvrent sur un cou dénudé. Et PLOCQ, pour prendre vivants des Coucous ♂♂, les attirait en imitant à la perfection leur cri, tandis que, bien caché, il attendait les rivaux d'un oiseau empaillé, sujet ♂ Coucou, garni de gluaux. Le « charmeur » ne réussit que par les déductions de quatre ans d'essais et seulement après avoir uniquement posé des engins, non plus sur le dos, mais à l'avant du mannequin perché bien en vue sur un baliveau élagué.

En mai 1929, je note le bruit d'ailes d'un Coucou qui, au départ, fit le même claquement qu'un Pigeon ramier.

PICIFORMES

PICIDÉS

Pic vert.

1905, 22 juin. De jeunes Pics verts quittent leur nid foré à neuf par les parents dans un pommier de mon verger, dès les premiers jours d'avril, sans que j'aie jamais entendu le bruit de leur travail, ni le « tambourinage » propre à l'Epeiche et à l'Epeichette.

1940. Pendant le grand froid du début de janvier à février, j'ai souvent vu un Pic vert s'agripper aux ardoises du clocher pointu de Saint Martin (Sargé) et redescendre vers les abat-son sans y pénétrer. Le fait se renouvela souvent sans raison apparente.

J'ai revu la même scène en 1954, toujours par temps froid, en fin septembre, sur le même clocher.

A son régime d'insectes xylophages, le Pic vert ajoute volontiers des fourmis qu'il prend dans les prés, ce que ses

congeneres ne pratiquent jamais à découvert. J'ai vu, en ce qui le concerne, comment le Pic vert chassait aux fourmis terrestres, le 22 mai 1944 ; en effet, d'une fenêtre du rez-de-chaussee de ma maison, je pus, à travers les rideaux, observer à 3 mètres un Pic vert piochant le gazon à grands coups centrés sur une fourmilière sans élévation. Il imprima ensuite à son bec un mouvement pivotant, comme ferait un terrassier armé d'une pince pour faire un avant-trou et y planter un pieu. Sans quitter le trou de la pointe de son bec, je le vis, la tête entre les épaules, fouiller à petits coups. Puis, retirant son bec avant de continuer cette exploration, je le voyais rentrer sa langue cylindrique et longue engluée de fourmis sur quelques centimetres. Se déplaçant par petits bonds adroits, le corps redressé, il visitait ainsi toutes les fourmilières du gazon, où je voyais ensuite des trous évasés sur 2 centimètres criblant le sol.

Pic épeiche.

Dès septembre, l'Epeiche vient dans mon verger chercher des noisettes. De la journée, il ne s'éloigne guère. Comme la Sittelle, il assujettit ses prises dans quelque gerçure d'écorce du cerisier voisin pour en casser la coque. Je le vois parfois à terre pour ramasser le fruit échappé, mais jamais pour prendre des fourmis à la façon du Pic vert. Il ne retourne au bois que si l'hiver adouci en janvier lui permet de chasser aux insectes xylophages ; et, cantonnés dans les bois de chênes et de pins, ♂ et ♀ y tambourinent aussitôt, rite d'appel et de noces qui s'interrompt pendant le nourrissage des jeunes, vers le 25 mai.

Le 8 mai 1941, au Fief Corbin (Sarge), j'ai vu le ♂ travailler dans les bois, sur un cerisier, à un nid déjà profond, et assisté au mode de déblaiement des matériaux de démolition des parois intérieures. A 5 mètres du sol, la tête de l'ouvrier apparaît de temps en temps à la lucarne. Quand il sort, il se repose sans bouger au bord du trou où il a travaillé à l'étroit :

ouverture 0,75 × 0,48 mm ; profondeur 0.33 cm ; largeur moyenne 29 mm ; cube intérieur 0,133 cm³ pour 0,130 cm³ pour le volume de l'oiseau long de 24 à 26 cm. Aile pliée 13 cm à 13,8 ; longueur de queue 9 à 10 cm. La ponte de six œufs de 25 à 28 mm × 18 à 20 mm 5.

Rien ne déborde du trou où le Pic se meut souplement, creusant ainsi depuis des siècles sans que l'instinct lui ait dicté de se loger plus à l'aise. Sorti, il est soyeux, luisant et intact. Quand il plonge l'avant de son corps dans son puits, on voit encore l'extrémité de ses ailes pointant au dessus du croupion noir et de la queue abaissée aux rectrices d'encre, vigoureuses et pointues, collées à l'écorce avec des marques noires sur blanc et roux aux pennes latérales tandis que,



Fig. 2

comme une touffe somptueuse, débordent les plumes du bas-ventre et des sous-caudales rouge vermillon du plus bel effet. Le premier jour où je notai cela, je fus frappé par la forme et le ton de cet étrange écu au bord de l'ouverture, mais je réalisai enfin que le Pic travaillait et, l'oreille collée au tronc, j'entendais les menus chocs dont il polissait sa logette. De

temps en temps, sa tête réapparaissait et son bec laissait partir au vent les débris de bois qui venaient tomber sur la mousse aux environs du fût (Fig. 2).

Cinq jours après, la ♀ couvait. A l'éclosion, les parents sustentent la famille, mais les premiers jours, le ♂ seul apporte la becquée, tandis que la ♀ attend avant de quitter à son tour ses petits. Revenue, elle les réchauffait pendant 10 minutes avant de repartir, tandis que le ♂ sortait sitôt sa pâture distribuée. Quand il arrivait, il gloussait aux environs et elle sortait à cet appel. Eclos le 25 mai, les jeunes ne quittèrent le nid que le 20 juin.

Le Pic Epeiche couche la nuit dans son trou ou dans quelque cavité du canton. De même pour les autres espèces.

Pic epeichette.

Tambourine des la nu mais a des places choisies par préférence là où la sonorité des arbres lui convient le mieux. PROCQ, à cet effet, mettait dans sa volière des boîtes à cigares. Comme dans la nature, les tambourinantes choisissaient exclusivement telle vibrant à leur gré et y revenaient immanquablement. J'ai connu, au Jardin des Plantes, un lion qui rugissait toujours devant une plaque de tôle de sa cage parce qu'elle vibrait sur des attaches un peu lâches.

Souvent, après l'éclosion dans les têtes mortes des peupliers de ma vallée, la famille des Epeichettes vient visiter journellement mon verger, vers juin. Tel petit picote le bois déjà en attendant la becquée que la mère lui apporte encore. Un jour, je vis un moineau qui arriva près d'un jeune, à l'étourdie. Le petit, un peu effrayé, tendit son bec pointé en avant, mais toujours craintif, se rassura en passant sous sa branche après avoir reculé en grimpant, virant brusquement comme un cavalier dont la selle mal sanglée passe sous le cheval, mais l'oiseau n'en fut pas, pour cela, désarçonné.

Le 25 mai 1940, à la Brousse de Vausson (Sarge), vieux breuil plein de trognes de chênes et de charmes croissant sur une pente brusque et pierreuse de la vallée de la Grenne. Là se pressent les arbres têtards où le fermier taille annuellement fagots et bois de charronnage ; j'observe beaucoup d'oiseaux comme dans maints sites semblables du Perche : Fauvettes babillarde et à tête noire, Pouillot véloce, Bouvreuil, Pinson, Rossignol, Ramier, Geai et Mésanges sauf la Mésange

huppée de nos pins) y fréquentent spécialement : c'est dans cette « réserve » naturelle que vivait le Torcol, très rare à présent. Mais la Huppe y niche mystérieusement. A cette date, elle passait et repassait avec la becquée.

Or, un couple d'Epeichettes nourrissait des jeunes dans un trou d'un petit pommier mort. Après bien des allées et venues, enfin rassurées, je les vois de très près, tandis qu'à hauteur de bras tendu, de jeunes Pics verts clament leur faim au fond d'un trou diamétralement opposé ; ils passent la tête de temps à autre, affamés car leurs parents sont extrêmement farouches. Le 14 juin, j'assistais à la sortie du nid des jeunes Epeichettes.

Pic mar.

Je persiste à penser que cette espèce est régulière dans la portion N.-O. de Sargé qui confine à la Sarthe, où je l'ai vu encore en septembre 1949 dans le parc du château de Conflans. Un exemplaire fut tué par un garde à quelques kilomètres de là, sur le domaine de Coulonge, vers 1912. Coll. personnelle.)

(J'aimerais que les ornithologistes sarthois me communiquent leurs observations au sujet de ce rare oiseau.)

Torcol fourmilier.

S'est raréfié dans ma région depuis 1900, tandis que le Rouge-queue noir, le Cini, le Pouillot siffleur et le Pouillot Bonelli sont en accroissement, ainsi que la Fauvette babillarde. J'ai noté l'apparition de la Bouscarle, de la Locustelle luscinioïde et la raréfaction de la Pie-grièche rousse, la disparition de la Pie-grièche à poitrine rose sous des causes inconnues.

PASSERIFORMES

Hirundinidés

Hirondelle de fenêtre.

1901. 11 août. Prise par un ongle dans la torsion d'un fil de fer faisant tirant à un tuyau de poêle, sur le toit de ma maison, une Hirondelle de fenêtre ne put se dégager, les

ligaments de son tarse renforçant par leur torsion l'attache inexorable.

Les hirondelles, tant rustiques qu'urbaines du village, vinrent voleter autour de la prisonnière pendant de longs moments. Un couvreur vint la délivrer sur ma demande, mais l'oiselle, épuisée, retomba à 50 mètres de là et mourut le lendemain.

Hirondelle de rivage.

Adaptées aux sablonnières de nos régions, elles les quittent parfois, sans cause apparente, pendant plusieurs années. Elles nichent aussi dans les berges à pic de nos rivières comme le Martin pêcheur, mais en trous groupés et creusés par elles. Ces berges n'ont pas plus de 1 mètre au-dessus de l'eau.

Muscicapidés

Gobe-mouches gris.

Mon vieux maître, Arcade Noury, qui aida tant à ma vocation de peintre et de naturaliste et qui connaissait admirablement les faits et gestes des oiseaux, me narrait et mimait ses aventures avec le sens le plus profond et le plus pur de ses modèles. Il me conta qu'un jour, il trouva un nid de Gobe-mouches gris bâti en arrière d'un massacre de cerf armé de ses bois, accroché au-dessus du linteau de l'entrée d'une maison de garde en forêt de la Londe (Seine-Inférieure). La couvée vint à bien en arrière des « meules » de ce trophée (Fig. 3).

Troglodytidés

Troglodyte mignon.

De familiarité connue, j'ai noté que ce petit oiseau nicha dans la tannerie de mon père en empruntant la poche d'un vieux paletot d'ouvrier, pendant à un clou, dans un courant d'air circulant dans le hache-bois, au milieu des allées et venues et des craquements de la machine. La poussière du tan, ni le bruit n'empêchèrent nullement la réussite du hardi « berrichon ».

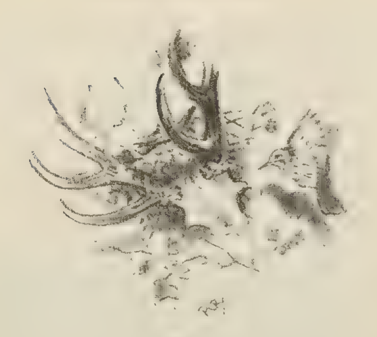


Fig. 3

Dehors, dans la cour, au-dessus des fosses, là où le coucheur étendait les cuirs par lits intercalés de tannée, une tente de chaume montée sur un bâti et mobile, au gré de l'homme, protégeait le travail contre le vent et les intempéries. On la déplaçait d'une pièce, d'une fosse terminée à la suivante. Le Troglodyte y bâtissait son nid tous les ans. Un jour, parlant avec l'ouvrier, je vis l'oiseau, qui avait son nid à hauteur de ma tête, se percher sur le bord de mon chapeau.

L'hiver, il n'est pas rare que ce petit passereau vienne tous les soirs coucher dans le même nid et même avec quelques compagnons de misère.

Turdidés

Merle noir.

Cherche activement dans les tas de feuilles au point que, en les enlevant une à une, il s'enfonce progressivement en les jetant par-dessus l'excavation ainsi pratiquée jusqu'à y disparaitre complètement.

Le Merle peut, même au cœur d'un dur hiver, chanter de fort bonne heure son chant complet, mais en sourdine (21 novembre 1939).

Arrivées pour l'année 1941, où les oiseaux connurent des froids sévères. Les chants s'étagèrent ainsi aux environs de Sargé :

25 janvier : Rouge-gorge.
27 janvier : Grive draine.
28 janvier : Marmottements du Pinson des arbres.
30 janvier : Chouette hulotte et chevêche.
1 février : Merle noir ; Mésange charbonnière.
2 février : Pouillot véloce.
9 février : Grive musicienne.
15 février : Première troupe de Vanneaux.
6 mars : Rouge-queue noir.

Le Merle reste avare de son chant, mais les Draines le multiplient ainsi que le Grimpereau des jardins, la Mésange charbonnière.

7 mars : Arrivée solitaire d'un Traquet pâtre ♂. Chant du Gros-Bec casse-noyaux.
8 mars : Arrivée de la Lavandière grise à son point de nichée habituel.
12 mars : Premier chant de la Grive musicienne.
13 mars : Trois passages à midi et demie, successivement de Grues cendrées, par très beau temps calme, direction S.E.-N.E., à intervalles d'un quart d'heure et demi-heure, sur un trajet identique et par bandes de quinze, vingt-quatre et cinquante-cinq sujets.

A Paris, je note :

15 mars : Premier chant du Pigeon colombin.
28 avril : Premier Martinet.

Rentrant à Sargé :

3 mai : Huppe, Coucou (vent E.), Locustelle tachetée, Loriot, Crex des prés, Fauvette des jardins.
5 mai : Hirondelles de fenêtre nombreuses passant par vent E., très froid. Chant de la Rousserolle turdoïde, du Phragmite des joncs, de la Bergeronnette printanière.

8 mai : ♂ Pic épeiche travaillant à son nid.

Depuis cinq jours passages de Tourterelles des bois

10 mai : Établissement du Busard montagu au marais de Sargé. Même endroit : premier Pratincole tarier et premier Bruant de roseaux.

11 mai : Arrivée du Pouillot Bonelli. Vol de pariade du Faucon hobereau. Première Hippolais polyglotte.

14 mai : Première Pie-grièche écorcheur. Premier Gobe-mouches gris dans mon jardin. Trente Pluviers dorés passent à 60 mètres de haut, à 6 heures du soir, du S. au N. par vent S.-O.

Grive draine.

1902. 29 janvier. Premier chant de la Draine. Vent N., 1 et neige depuis le 28, après des pluies incessantes par S.-O. et pas de soleil. Le 29, enfin le soleil après des jours pleins de brume.

1922. Un couple construit un nid dans mon verger. Ponte le 7 mai. Ces oiseaux sont très farouches et nichent de préférence dans les allées de pommiers des champs ou dans les chênes des bois. Du fait que nos terres sont entourées de haies, que nos pommiers coupent de leurs allées les champs à céréales ou à artificielles, les oiseaux sont bien protégés dans ces réserves que personne ne traverse tant que la récolte est debout.

Grive litorne.

Hôte hivernal de nos prairies. W.-H. HUDSON, dans ses *British Birds*, remarque qu'à terre, tandis que les Draines vont en tous sens à la recherche de leur nourriture, les Litornes se dirigent toutes dans le même sens, de même que quand leur troupe gagne un arbre, les oiseaux se perchent face au même point. Les Mauvis agissent de même dans les deux cas et dans les mêmes troupes où ils sont les moins nombreux.

C'est vers 1939 que j'ai remarqué la disparition de la Litorne et même de la Grive mauvis

Grive mauvis.

Crie de nuit au moment de ses passages « *Ksie* », rappel de bande qu'on entend même au-dessus de Paris. Ce qu'on identifie facilement de jour.

1940. Je note le chant de la Mauvis le 28 février, par temps calme. C'est très Grive musicienne comme sonorité, mais il est rare de l'entendre avant son départ. Le mot anglais « *thrush* » est déjà une indication. C'est « *Thru, thru, thru, thru* », en gamme descendante mineure, qui l'interprète le mieux, prononcé en anglais (Fig. 4).



Fig. 4

Grive musicienne.

Moins fréquente à Sargé que la Draine, la Musicienne peut chanter dès le 3 janvier, mais c'est en mars qu'elle ne cesse plus : au 20 mars, les prunelliers sont veloutés de vertes jeunes pousses ; le Merle et le Pinson n'ont pas encore de chants ininterrompus que la Petite Grive chante avec assurance, explose en improvisations, en ritournelles, en « difficultés » de maestro, en jongleries, en imitations surtout par temps calme et même par petite pluie. Je notais, le 12 mars 1941, le début de ce chant dans un crépuscule transi, sous bois, où s'entremêlaient ses motifs aux variantes personnelles émaillées d'imitations de la Buse, du Geai, même du Rossignol non encore arrivé.

Chaque année, je reconnais à une intonation, à un tour personnel la longévité de mes chanteurs : Merle, Fauvette à tête noire de mon jardin.

Accenteur mouchet.

1940. Le 23 février, les Accenteurs émettent déjà de petites vocalises, susurrements discrets, plus mélodiques, du reste, que leur chant vigoureux qui, aux jours les plus durs de l'hiver, semble rivaliser d'énergie avec celui du Troglodyte.

Rouge-gorge.

Une ponte parasitée par le Coucou me donna l'état suivant (ma première observation) : au fond du nid de Rouge-gorge, un jeune Coucou nouvellement né et, sur le bord, comme au dessous, dans le fond de la haie, les œufs du Rouge-gorge chacun avec un léger coup enfonçant la coquille, bossellement dû aux efforts parfois infructueux du jeune Coucou pour rejeter plus ou moins heureusement les œufs non éclos qui, en retombant parmi les autres à plusieurs reprises, les accidentent définitivement.

Dans un autre nid où il y avait seulement des œufs, j'ai trouvé un œuf de Coucou semblable de couleur à la ponte du Rouge-gorge, mais nettement plus gros.

Dans un autre nid de Rouge-gorge, j'ai trouvé un œuf gros également et tout blanc.

Dans les nids de Rousserolle effarvatte, j'ai toujours trouvé des œufs de Coucou différents de la ponte vert pâle tachée de vert brunâtre ; il y en avait de roux rosâtre, de violet pâle tachetés de roussâtre ou de vineux, de gris piquetés de plus foncé.

Rouge-queue à front blanc.

Dénomination nouvelle du Rossignol de muraille ; ceci permet de penser que cette Rubiette niche dans toutes sortes d'excavations naturelles : des arbres aussi bien que des murs. Il est, dans le Perche, fréquent nicheur de trous de vieux murs. A Fontainebleau, il est très fréquent dans la forêt, où il voisine avec le Gobe-mouches noir, uniquement nicheur de vieux arbres. Ce dernier est reconnaissable à sa phrase éveillée « *Rubédi, rubédi, rubedi* », précédée d'un cri sec et très « Gobe-mouches gris ».

Ce chant toujours sur les branches dégagées et vétustes qui poussent ou meurent à mi-hauteur sous la futaie.

Rouge-queue noir.

A supplanté, sinon complètement, le Rossignol de muraille, son congénère, dans ma région, aux places mêmes que celui-ci occupait près de nos maisons. Mais je n'ai jamais vu le Rouge-queue noir que sur les églises aux toits moussus, sur nos cathédrales, dans les ruines, jamais dans les bois ou les vergers. En Normandie, il est nicheur de falaises.

Tarier des prés.

Ce Tarier peut contrefaire des cris ou des chants d'oiseaux très divers : tel, en 1902, le 5 juin, imitait le Bruant proyer, la Mésange charbonnière, le Pinson des arbres.

Tarier pâtre.

Les mâles, comme dans beaucoup d'espèces fort éloignées de nos « petits oiseaux » (Busards, Chevalier combattant), arrivent les premiers.

Traquet motteux.

Le 3 septembre 1917, à Levoncourt (Meuse), pendant la campagne au front, j'observais toujours les oiseaux et je vis un Motteux, passant sur le territoire de Tariers des prés, pris à partie par ceux-ci. Lui exécuta alors, par-dessus l'un de ses agresseurs posé à terre, une série de sauts latéraux aidés de petits coups d'ailes comme en sauts de mouton, mais en sens transversal, comme d'ailleurs dans sa propre pariade.

NOTE COMPLEMENTAIRE SUR LES COUROUCOUS DU GENRE *PHAROMACRUS*

par J. BERLIOZ

Comme suite à l'étude entreprise sur les Couroucous du genre *Pharomacrus* dans cette même revue (1955, p. 179), j'ai eu la possibilité, au cours d'un récent séjour à Londres et grâce à l'obligeance, dont je ne saurais assez le remercier, de notre collègue M. J. D. Macdonald, d'étudier la série de ces Oiseaux figurant dans les collections du British Museum. Cette étude m'a permis d'ajouter quelque documentation nouvelle à ce qu'il m'avait été possible de discerner parmi le matériel du Muséum de Paris, particulièrement en ce qui concerne les deux espèces les plus pauvrement représentées en ce dernier, soit *Phar. pavoninus* et *Phar. fulgidus*. Je pense utile de la consigner ici :

1° ***Phar. pavoninus*** (Spix).

Au British Museum : 4 ♂♂ ad. ; 3 ♀♀ ou ♂ imm.

Les quatre ♂♂ adultes de cette série proviennent respectivement de (Sarayacu, Ecuador (coll. Buckley), de Chamicuros, Pérou (ex Mus. Gould), de Chamicuros, Pérou (coll. Bartlett), et du Rio Xie, Brésil (coll. Natterer). Tous présentent les caractères typiques de l'espèce, les deux derniers avec seulement quelques nébulosités claires vers l'extrémité des rectrices externes, ce qui peut suggérer que le noircissement définitif est acquis plus tardivement chez cette espèce que chez son proche parent *Phar. auriceps*.

Le caractère essentiel des deux spécimens étiquetés ♀♀, provenant de Chamicuros et de Santa Cruz, Pérou amazonien (coll. Bartlett), réside dans la couleur du bec, en partie noirâtre, en partie du même rouge vif que chez le ♂ adulte, ce qui les différencie immédiatement de toutes les autres ♀♀ de *Pharomacrus*. Par ailleurs, la tête fortement teintée de vert métallique les différencie d'*antisianus* ♀, chez qui la tête est brune et faiblement métallisée, tandis que la base seule

de l'abdomen coloré en rouge (caractère conforme à ce que Ridgway mentionne dans son tableau synoptique des différences d'*auriceps* ♀ ; en outre, la coloration des rectrices externes zébrées vers le sommet sur les deux vexilles, caractère exceptionnel chez *auriceps* ♀, rappelle au contraire celle de *fulgidus* ♀. Cet ensemble confirme donc à la fois les tendances andromorphiques des ♀♀ de tous ces Couroucous, entraînant une certaine variabilité dans leur aspect extérieur, et aussi l'identification de notre spécimen du Muséum de Paris provenant de Guyane anglaise comme *fulgidus* et non comme *pavoninus* (il ne présente aucune trace de rouge sur le bec).

Le troisième spécimen, provenant de Barra, Rio Negro, Brésil (coll. Wallace), se montre très semblable aux deux ♀♀ précédentes, avec seulement le bec un peu plus noirâtre que rouge et les rectrices externes moins zébrées de blanc — ce double caractère militant peut-être en faveur de son identification comme ♂ immature, mais sans aucune certitude.

2° ***Phar. fulgidus*** (Gould).

Au British Museum : très probablement sept spécimens, la plupart malheureusement sans précision de sexe ni de localité, mais dont cinq présentent en tout cas, indiscutablement, la pattern typique de sa queue, telle qu'elle est décrite pour les ♂♂ adultes de cette espèce.

Si cette série ne nous procure guère de renseignements complémentaires sur la répartition géographique de l'espèce, par contre certains détails morphologiques des spécimens y apparaissent assez déconcertants. Ces spécimens sont les suivants :

a) un ♂ adulte (ex Mus. Gould, sans aucun renseignement), absolument typique de l'espèce (ne serait-ce pas un « type » de Gould ?) ;

b) un autre ♂ adulte, étiqueté : « Bogota » (en fait sans renseignement), partiellement décoloré ;

c) un ♂ presque adulte, considéré comme *Phar. antisianus* imm., provenant de la Vallée de Chinchicua, Santa Marta, Colombie (coll. F. Simons). Les fines bordures rousses des rémiges — caractère d'immaturité — que présente ce

spécimen, peuvent expliquer la méprise d'Ogilvie-Grant au sujet de son identification, telle qu'elle a été relevée par Peters (*l. c.*) ;

d) un ♂ immature ou ♀ adulte ?, étiqueté : « Bogota » (ex. Mus. Sclater). Ce spécimen présente une apparence curieuse : les rectrices externes ont une pattern tout à fait semblable à celle du ♂ adulte, mais sont plus acuminées. La tête est fortement teintée de vert métallique. Par contre, la partie supérieure de l'abdomen est brune formant transition, comme chez les ♀♀ adultes, entre le vert métallisé du bas de la poitrine et la base de l'abdomen qui, seule, est rouge. Le bec est noirâtre et les rémiges sont bordées de fauve ;

e) un ♂ immature ou ♀ adulte ?, étiqueté originellement ♀, provenant de Caracas, Venezuela (coll. Gœring). Spécimen absolument semblable au précédent, entre autres en ce qui concerne l'extrémité blanc pur des rectrices externes.

Les deux spécimens suivants, dont les rectrices externes sont zébrées dans leur partie terminale, sont peut-être d'identité encore plus litigieuse. Ils rappellent de très près les *Phar. mocino* ♀♀, avec seulement des proportions, surtout le bec, un peu plus faibles, et sont le plus vraisemblablement attribuables au *Phar. fulgidus* ;

f) une ♀ ? adulte ou ♂ immature ?, sans renseignement (ex. Mus. Leadbeater). Ce spécimen, dont la pattern des rectrices et la base de l'abdomen (ainsi que les sous-caudales, bien entendu) seule colorée légèrement en rouge sembleraient traduire la nature juvénile, a pourtant le bec en grande partie jaunâtre et la tête fortement teintée de vert métallique ;

g) une ♀ ? adulte ou ♂ imm. ?, sans renseignement (ex. Mus. Baker). Tout à fait semblable au spécimen précédent, avec le bec jaunâtre, mais la teinte rouge de la base de l'abdomen plus intense, quoique pas plus étendue.

Ces deux derniers spécimens, *f*) et *g*), ainsi que les deux précédents, *d*) et *e*), posent de délicats problèmes d'identité sexuelle : chez *d*) et *e*), le caractère des rectrices externes, dont la coloration est exactement celle des ♂♂ adultes, mais avec une forme plus acuminée, militerait en faveur de ♂♂ immatures. Par contre, la couleur du dessous du corps, ou

n'apparaît aucune trace de la limite précise — qui caractérise en général ces immatures — entre le plumage vert métallique de la poitrine et celui non métallique de l'abdomen, est exactement celle des ♀♀ adultes. En outre, le spécimen de « Caracas » (coll. Gœring) est étiqueté originellement ♀, et, s'il faut en croire cette assertion, il faudrait donc admettre que la ♀ tout à fait adulte de *fulgidus* a des rectrices semblables à celles du ♂, tout comme c'est le cas pour l'espèce voisine *auriceps*, mais non pas pour les autres espèces de *Pharomacrus*.

D'autre part, la couleur du bec, plus jaune que chez *d*) et *e*), des spécimens à rectrices zébrées *f*) et *g*) serait, s'il faut les mettre en parallèle avec le cas du *Phar. pavoninus*, plutôt en faveur de leur identification comme ♀♀, l'une peut-être un peu plus adulte que l'autre. Pourtant, la coloration du bec ne saurait être considérée jusqu'à présent comme un critère suffisant pour écarter l'hypothèse de jeunes ♂♂.

Cette même ambiguïté a sans doute déjà frappé plus d'un observateur, et il faut rappeler que Todd et Carriker entre autres (*Ann. Carn. Mus.*, vol. XIV, 1922 : « Birds of Santa Marta », pp. 243-244) ont, traitant du *Phar. festatus* Bangs (= *Phar. fulgidus festatus* des listes modernes), mentionné, en le considérant comme probablement ♂ immature, un spécimen dont l'apparence se révèle très semblable à celle des spécimens *d*) et *e*) dont il vient d'être question.

J'ajoute que, dans la série du British Museum, le ♂ presque adulte de Santa Marta (coll. F. Simons) ne possède pas plus de huppe frontale qu'aucun des autres spécimens de l'espèce que j'ai pu examiner et que, sous ce rapport, il manifeste donc peut-être une légère différence vis-à-vis de la description originale de la sous-espèce *festatus* Bangs, de la même région.

Enfin, pour en terminer avec ces spécimens du British Museum, notons que l'un d'eux, provenant de Concordia, Colombie (coll. Salmon, ex. Mus. Salvin et Godman), et étiqueté *Phar. fulgidus* ♀, est incontestablement un *Phar. antisianus* ♀.

*
* *

On peut se rendre compte, en tout cas, par cette énumération, de quelles confusions ont pu être l'objet, sous leurs dif-

férents aspects d'âge et de sexe, les espèces sud-américaines du genre *Pharomacrus*. Il est encore prématuré, à mon avis, de tenter d'attribuer à l'espèce *fulgidus* (Gould) un statut définitif tant au point de vue de la morphologie qu'à celui de la distribution géographique, tant qu'un matériel plus scientifiquement collecté que celui fourni par des collections anciennes n'en pourra être comparativement étudié.

QUELQUES CAS DE NIDIFICATION INTÉRESSANTS DANS LA RÉGION DES ÉTANGS DU DER

par André LABITTE

J'avais déjà signalé précédemment la rencontre que j'avais faite, en avril 1953, d'un couple de Balbuzard pêcheur, *Pandion haliaetus*, qui semblait s'être établi pour nicher dans une partie de forêt s'étendant au pourtour du grand étang de La Horre (328 hectares et 25 kilomètres de périmètre), aux confins des départements de l'Aube et de la Haute-Marne. Ce couple y était déjà cantonné le 19 avril, et fut observé pendant le mois de mai, puis on ne vit plus qu'un seul spécimen ; enfin ils étaient cinq en juillet et août. Trois avaient bien le comportement des jeunes, car ils recherchaient la compagnie d'un quatrième, probablement un des adultes, ce qui laisse supposer, comme je l'ai toujours envisagé, que ces Rapaces se sont reproduits en ces lieux où, paraît-il, une nichée de trois jeunes fut prise au nid avant 1939. Cet étang ayant été mis à sec entre octobre 1953 et octobre 1954, ces oiseaux n'y furent pas revus au printemps de 1954 ni à celui de 1955.

Parmi tous les Rapaces qui peuvent être observés dans les environs de cet étang, dont la grande étendue offre au regard un vaste champ dégagé, outre les Buses variables, les Milans noirs et royaux (les premiers en plus grand nombre), les Busards Saint-Martin et Harpaye, ces derniers à la densité de trois couples contre un de Saint-Martin, l'Autour et l'Épervier, j'avais également noté au printemps 1953 les silhouettes de ce que je soupçonnais fort être l'Aigle botté et le Circaète Jean le Blanc.

J'ai eu au printemps 1955 la confirmation que mes présomptions de la nidification en cette région de ces deux espèces d'oiseaux de proie étaient justifiées, et j'ai obtenu la preuve de la reproduction de l'Aigle botté d'une façon irréfutable.

C'est par le cri de l'oiseau, auquel je ne pensais pas, qu'il me fut permis de faire la seconde rencontre de ce Rapace. En parcourant, le 14 mai, le sous-bois où s'élèvent de grands chênes environnant l'étang de La Horre, j'entendais un cri

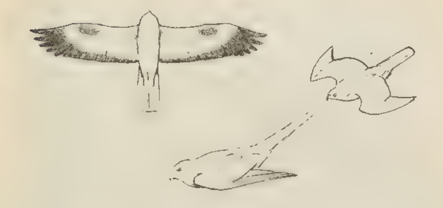
constamment répété qui me semblait provenir de la frondaison, et changer de place au fur et à mesure que je me déplaçais pour chercher à voir. Ce cri ressemblait étonnamment, comme sonorité et intonation, aux premières strophes du chant de la Grive musicienne lorsqu'elle lance ses « bili... bili... bili... ». Ne pouvant voir au delà du feuillage, qui me cachait le ciel, ni apercevoir dans le sous-bois l'auteur du cri qui m'intriguait, je m'éloignais de quelques centaines de mètres jusqu'à une clairière où quelques grands arbres s'élevaient. A peine y étais-je que les « bili... bili... bili... » se firent entendre, semblant se rapprocher. Intrigué et voulant connaître l'objet de ma curiosité, je m'accolais contre le tronc d'un grand arbre et, les yeux au ciel, je n'eus pas longtemps à attendre pour voir apparaître, à une trentaine de mètres au-dessus de ma tête, la silhouette d'un Rapace aux dessous clairs, à queue carrée et assez longue (exactement la même vision qu'en 1953, où je n'avais pas entendu les cris), suivie à peu de distance par deux Milans noirs semblant lui faire une prudente escorte, et tout fut bientôt caché à ma vue par les arbres. Il s'agissait bien d'un Aigle botté de la phase claire.

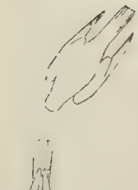
Je n'y pensais plus, lorsque le lendemain 15 mai, en parcourant l'étang en barque en compagnie du fils aîné du propriétaire de La Horre, en longeant la chaussée peu éloignée s'étendant sur le département de la Haute-Marne, mon jeune collègue m'indique un ancien nid de Milan noir aux deux tiers d'un grand chêne, à environ 14 mètres de hauteur en bordure de l'étang. Désirant y monter pour savoir s'il était à nouveau occupé cette année, nous commençâmes à crier et à frapper dans nos mains, puis à frapper les avirons contre les parois de la barque pour essayer de faire fuir la couveuse, s'il y en avait une toutefois. Voyant que rien ne bougeait, et malgré ma désapprobation, car l'accostage dans le massif des roseaux qui nous en séparait, et le manque de branchage facilitant l'escalade de l'arbre, avérait l'opération laborieuse pour le peu de résultat à obtenir en compensation, mon jeune ami s'en fut seul jusqu'à la rive après avoir copieusement pataugé, et se mit à grimper à l'arbre. Resté à ma place dans la barque à une cinquantaine de mètres, j'étais bien posté pour voir le nid, fort volumineux, situé comme je l'ai dit à environ 14 mètres de haut. Quand le grimpeur fut arrivé à 3 ou 4 mètres du nid, je vis un gros oiseau en jaillir brusquement et plonger dans le feuillage environnant le dessous

de l'aire. Il me fut impossible de déterminer l'oiseau entrevu si rapidement, peut être encore plus que pour une femelle d'Autour quand on lui fait quitter de force son aire. Le grimpeur n'avait d'ailleurs pas eu le temps de voir quoi que ce fût et, pour l'en avertir, je lui criai qu'il poursuive son ascension ; ce lui fut l'affaire de quelques instants pour arriver au nid.

Celui ci, primitivement occupé en 1953 par un couple de Milan noir, avait été rechargé de baguettes et de branchages et notamment agrandi en hauteur et porté à 0 m. 80 en largeur. Une grande rémige brun-roux clair se trouvait sur le bord, et l'intérieur était tapissé de feuilles fraîches de tilleul, et d'autres déjà fanées un peu plus anciennes, sur lesquelles reposaient deux œufs blancs, chacun avec une tache assez grande, jaunâtre pâle, comme lavée et mal délimitée, qui pourrait être comparée au séjour dans du purin d'une partie de la surface de la coquille. Ces œufs mesuraient respectivement 54,5 × 46 et 56 × 45 et dénotaient une incubation de huit à dix jours, un peu plus prononcée chez un spécimen que chez l'autre. A première vue les caractères de ces deux œufs ne les différenciaient guère, soit par la forme, leurs dimensions et leur coloration, de ceux de la Buse variable ou du Milan royal dont on connaît les nombreuses variétés de types. Cependant la teinte du fond de la coquille serait plus blanche et le grain un peu moins fin sur ces deux œufs d'Aigle botté.

Pendant que mon collègue faisait l'inventaire de l'aire, l'oiseau qui s'en était échappé si précipitamment réapparut à nos yeux au dessus des arbres environnant son emplacement, évoluant en montant en spirales entrecoupées de quelques battements et de planés, les ailes étendues sans dièdre jusqu'à une bonne centaine de mètres de hauteur où, après quelques circonvolutions, repliant les ailes complètement contre le corps, il bascula tête en avant après un petit saut sur place, dans le genre de celui du Grèbe, avant de plonger dans l'élément liquide, et se laissa tomber à la verticale en une chute vertigineuse jusqu'à une faible distance au dessus de la frondaison. Il ouvrit alors les ailes pour reprendre ses évolutions et remonter en spirales dans les airs, faisant entendre le même cri musical « bili... bili bili... » que j'avais entendu la veille, jusqu'à ce qu'il eût atteint la même hauteur que précédemment, d'où il recommença son piqué vertical fantastique. Le même manège se poursuivit trois ou





quatre fois de façon semblable, jusqu'à ce que l'autre conjoint, en tout semblable, que je pense être le mâle, vînt ajouter ses évolutions identiques à celles du premier. Chacun alors se laissait tomber à tour de rôle, quelquefois en chutes plus courtes ou en fragmentant la hauteur des piqués en deux étapes ; le mâle ne plongeait parfois que sur une dizaine de mètres seulement, puis planait en faisant des volte-face sur place dans le même plan horizontal, les ailes largement ouvertes sans former le V comme la Buse ou les Busards, sans perdre de hauteur, ou remontait en chandelle, les ailes collées au corps, avec une aisance remarquable, après un piqué à la verticale, ou bien se retournait par un tonneau. Nous pûmes observer ainsi leurs exhibitions pendant une demi heure dans les environs de l'aire, sans nous lasser de les contempler.

Nous revîmes le lendemain un des oiseaux de ce couple, mais il se contentait de croiser dans les parages de l'emplacement de l'aire, sans exécuter de vol acrobatique.

La silhouette en vol des deux spécimens était identique, les dessous paraissant très clairs avec seulement une tache sombre au poignet de l'aile ainsi que le bord extérieur des rémiges

La queue est presque toujours tenue rectiligne, un peu comme celle d'un Busard, et paraît nettement carrée, et non étalée en éventail comme celle de la Buse variable.

Très certainement cette constatation de la reproduction de *Hieraaetus pennatus* dans cette région comportant des massifs forestiers importants et des étendues de pâturages parsemées d'étangs, ne doit pas constituer un fait isolé et il est plus que probable que ce rapace doit encore être maintenant plus répandu qu'on le suppose (1). Ce qui contribuerait à me le faire croire, est la trouvaille qui a été faite en 1954 par un jeune collègue, dans les environs de Puellemontier (Haute-Marne), en pleine forêt, d'une aire contenant deux œufs presque identiques à ceux découverts cette année, et à peu près dans les mêmes conditions. Ceux-ci étaient à fond blanc, la coquille à grain assez prononcé, dont un possédait comme une salissure d'un jaune très pâle, comme un nuage, et l'autre ne présentait que quelques bâtonnets espacés, brun-rouge, au petit pôle. Ils mesuraient 55 × 44,1 et 54 × 45,3.

La couveuse, qui elle aussi s'était envolée précipitamment du nid au cours de l'ascension de l'arbre, n'a pu être identifiée, mais mon jeune collègue m'a affirmé qu'il ne s'agissait ni de Buse, ni d'Autour ou de Milan. Peut-être était-ce l'Aigle botté ? Je serais tenté de le penser. (L. Lescuyer indiquait sa ponte dès le 12 mars ce qui me paraît être un peu tôt (2).

Quant au Circaëte, nous avons pu en observer un exemplaire assez longuement dans l'après-midi du 15 mai, dans les mêmes parages où je l'avais noté à plusieurs reprises dans la dernière quinzaine d'avril 1953. Sa grande silhouette aux dessous clairs, la queue terminée de sombre, presque toujours étalée, ses évolutions planées presque continuelles facilitent son identification. Lescuyer le citait déjà nicheur dans les forêts de la région du Der en 1872 et donne la description d'un nid en date du 16 avril avec la date de ponte au 5 avril.

En dehors des rapaces se reproduisant dans cette contrée, il faut citer comme nouvel hôte le Héron pourpré, *Ardea purpurea*, qui depuis ces dernières années étend, comme on le sait, son aire de reproduction vers le Nord. Jusqu'en 1953 je n'avais pu le constater, et bien que quelques exemplaires

(1) J. Penot, Les Oiseaux de France, *Bull. G.J.O.*, 1954, et M. de la Fuye, La Chasse au Grand-Duc, *L. Laveur édit.*, p. 167.

(2) *Architecture des Nids*, Saint-Dizier, Firmin Marchand édit., 1878, pp. 101 et 44.

avaient été vus au printemps 1954, j'ai eu la possibilité de découvrir sur l'étang de la Forêt, faisant suite aux étangs du Grand Coulon et des Landres, presque à la limite des départements de la Marne et de l'Aube, une colonie d'une douzaine de couples dont sept nids purent être dénombrés au milieu d'une roselière à la date du 13 mai 1955. Ces nids contenaient des pontes en incubation d'une douzaine de jours, dont : une de six œufs ; trois de cinq ; une de quatre ; deux de trois. Les dimensions des cinq œufs d'une des pontes étaient respectivement de : 57,5 × 40 ; 55,7 × 39,5 ; 58 × 39 ; 55 × 38,5 ; et 57,5 × 37,2.

Sur le grand étang de La Horre, deux couples avaient également élu domicile, et pour la première fois.

Naturellement les Hérons butors, *Botaurus stellaris*, se reproduisent presque sur chaque étang de quelque importance et comportant un ou plusieurs massifs de phragmite. Les Busards harpayes, *Circus aeruginosus*, sont leurs commensales et habitent les mêmes endroits, surtout les parties ayant une grande proportion de roseaux secs. Leurs pontes varient de trois à cinq œufs, avec une plus grande proportion de pontes de trois œufs. Elles débutent en général vers les 20, 24 avril.

A peu près dans les mêmes lieux, mais comportant toutefois une végétation lacustre moins élevée et moins sèche, avec des touffes de carex, se rencontre la Locustelle luscinioïde, *Locustella luscinioides*, dont le nid est fort bien caché et presque toujours près de l'eau. Il est à noter que par suite de la mise à sec de l'étang de La Horre entre octobre 1953 et octobre 1954, je n'y ai pas entendu en 1955 le cri de cette Locustelle. Les autres Fauvettes de roseaux, Rousserolles effarvattes surtout, étaient bien moins nombreuses qu'en 1953. Le Râle d'eau, *Rallus aquaticus*, nichant dans les fourrés de roseaux en bordure parmi les Laîches, a souvent sa ponte détruite, les coquilles des œufs étant retrouvées mangées au nid. Les Poules d'eau ne sont pas extrêmement nombreuses sur la plupart des étangs, à l'encontre des Foulques, *Fulica atra*. Les Grands Grèbes, *Podiceps cristatus*, nichent isolément au milieu des étangs d'assez grande étendue. Il y en avait peu cette année sur La Horre, environ deux ou trois couples seulement, sans doute en raison de son assèchement précédent. Par contre nous y avons observé deux couples de Sarcelles d'été, *Anas querquedula*, et plusieurs fois des mâles seuls. A deux reprises nous avons fait lever deux femelles de Fuligule Milouin, *Aythya ferina*, et

avons trouvé une coquille d'un œuf fraîchement mangé qui reposait sur la végétation flottante de l'étang de La Horre. La reproduction de cet Anatidé en ce lieu serait nouvelle, mais n'aurait rien de surprenant vu que cette espèce se montre de plus en plus dans la région Est et Nord de la France. Il était donc intéressant de citer ces quelques cas de reproductions avec plus de précision qu'elles n'en comportaient jusqu'alors, et je reste persuadé que les Guifettes noires, *Chlidonias nigra* et Moustac, *Chlidonias hybrida*, trouvées nidificatrices par Lescuyer les 3 mai 1871, 30 mai 1872, 13 juin 1873, 8 juin 1874 sur les étangs de Chantecoq (50 hectares) et ceux de Giffaumont (chacun une centaine d'hectares), sont encore reproductrices sur des étangs de cette région du Der. Celles que nous y avons vues au 15 mai 1955 (année où la reproduction des oiseaux a été plus tardive qu'habituellement) n'avaient pas le comportement d'oiseaux nicheurs à cette date, et je n'ai pu savoir ce qu'il en est advenu par la suite.

Juillet 1955.

QUELQUES OBSERVATIONS ORNITHOLOGIQUES AU COURS D'UN VOYAGE DANS L'INDE

par J. BERLIOZ

Ces observations recueillies au cours d'un récent voyage dans l'Inde — voyage qui a dû être écourté et interrompu par suite de circonstances regrettables —, et annotées ci-après, ne sauraient avoir d'autre but que de rappeler la physionomie générale de l'avifaune en ces régions et d'apporter quelques précisions de dates et de localités au sujet de certaines espèces.

EN MER

Tous les voyageurs familiers des lignes de paquebots d'Extrême-Orient connaissent les espèces aviennes les plus caractéristiques qui jalonnent les différentes aires maritimes de ce trajet :

Mouettes de la Méditerranée ; Flamants du lac Menzaleh (sans doute présents seulement en hiver, car, ayant parcouru déjà d'assez nombreuses fois ce trajet, mais toujours en été, je n'en ai jamais vu un seul) ; Milans égyptiens et Corbeaux le long du canal de Suez ; Goélands de la mer Rouge, des trois espèces : *Larus fuscus*, *leucophthalmus* et *Hemprichi*, ces deux dernières si différentes de nos espèces européennes bien connues ; Phaethons et Pétrels du golfe d'Aden et de la mer d'Oman, etc...

En Méditerranée, j'ai particulièrement noté, au cours de mon voyage de retour, le 22 septembre, une petite troupe de Mouettes composée de huit à dix individus, évoluant en pleine mer, bien au sud des côtes de la Crète. Leurs ailes entièrement de teinte pâle et le capuchon noir bien perceptible encore à cette époque de l'année sur deux ou trois d'entre elles indiquaient, sans confusion possible, des *Larus melanocephalus* : leur silhouette m'a paru beaucoup plus ramassée, plus trapue, que celle des autres espèces de Mouettes habituelles sur nos côtes.

Lors de mon passage d'aller, au début de juillet, il n'y avait que fort peu de *Larus leucophthalmus* dans le golfe de Suez et le nord de la mer Rouge, là où j'étais accoutumé de

lors de mes précédents voyages, et, au retour, en septembre, il n'y en avait même plus du tout. Cette absence n'a pas été sans me surprendre : peut-être ces oiseaux restent-ils plus confinés à la côte ?

Par contre, dans le sud de la mer Rouge, surtout au voisinage des îles rocheuses et nues qui gardent l'entrée des détroits, les *L. Hemprichi* étaient abondants, à l'aller comme au retour. Dans les mêmes parages se montraient aussi quelques petites Sternes au plumage très pâle, volant en quête de nourriture, à faible hauteur au-dessus de l'eau — évidemment *Sterna albifrons Saundersi*, typique de cette région. Mais c'est surtout dans la baie et le port même d'Aden qu'en cette escale du 9 juillet les *L. Hemprichi* se montraient particulièrement nombreux, volant familièrement autour des navires, adultes et immatures mélangés, ces derniers reconnaissables à leur jabot foncé comme chez l'adulte, mais avec une barre sombre à la queue. Il est vraisemblable que, comme l'ont signalé certains auteurs, cette espèce niche en quantité dans cette région.

Mais, en même temps et presque aussi nombreux que les *L. Hemprichi*, de grands Goélands du type *L. fuscus-argentatus*, également mélangés adultes et immatures, avec le manteau des adultes d'un gris foncé, un peu variable selon les individus, animaient ce port d'Aden d'ailleurs fort peuplé d'oiseaux à cette époque. Or, dans bon nombre d'ouvrages classiques, cette espèce est signalée seulement comme un hôte d'hiver en cette région, ce qui semble en contradiction avec plusieurs observations plus récentes, entre autres celle de P. I. R. MACLAREN qui, en 1946 (*Journal of the Bombay Natural History Society*, vol. 46, p. 543), a pu déjà écrire :

« *Larus fuscus*, in july common at Aden, 90 % being immature birds. »

L'abondance de cette espèce lors de mon passage en ce 9 juillet 1955 confirme donc cette observation de MACLAREN, avec cette seule différence qu'au moins 60 % des effectifs que j'ai vus étaient des adultes en complet plumage. Il serait évidemment intéressant de rechercher si l'occurrence estivale du *L. fuscus* à Aden, telle que la relatent les auteurs les plus récents, est le résultat d'un changement d'habitudes chez cette espèce, voire même d'une extension d'habitat, ou s'il s'agit seulement d'une insuffisance d'informations antérieures concernant cette période de l'année. Quelle peut être égale-

ment la relation existant entre ces populations « estivantes » et leurs lieux de nidification actuellement connus ?

Quoi qu'il en soit, à mon second passage à Aden, le 17 septembre, presque tous les oiseaux avaient déserté le port et ce contraste était saisissant, comparé à l'animation de juillet : il n'y restait qu'un très petit nombre d'individus des deux espèces de Goélands, tant adultes d'ailleurs qu'immatures. Les conditions atmosphériques y étaient-elles pour quelque chose ? Il avait plu ce matin-là à Aden (phénomène rarissime) et la température, relativement rafraîchie par une forte brise du large, n'y dépassait pas 29° !

Les Goélands n'étaient pas les seuls oiseaux du port d'Aden : à leurs évolutions se mêlaient celles, non moins élégantes, des inévitables Milans noirs (*Milvus migrans*), également nombreux, comme ils le sont toujours dans tous les ports d'Afrique et d'Asie. Tous ces Milans d'Aden m'ont paru avoir le bec jaunâtre, tout comme les Milans égyptiens. Enfin, haut au-dessus de ces ordinaires commensaux du port, un autre Rapace, plus inattendu, planait d'un vol assez capricieux ; sa silhouette aux très longues ailes déliées avec les rémiges primaires largement déployées en éventail n'était certainement pas d'un Vautour, mais bien plutôt celle d'un Balbuzard pêcheur (*Pandion haliaetus*), espèce qui passe pour régulièrement nicheuse sur les côtes d'Arabie.

Dans le golfe d'Aden et la mer d'Oman, en dehors même du fait que le trajet Aden-Karachi, suivi à l'aller, longeait de plus près la côte d'Arabie que le trajet Bombay-Aden, suivi au retour, la différence de densité des populations aviennes entre la première quinzaine de juillet et la deuxième de septembre n'a cessé de me frapper. En juillet, les *Larus Hemprichi* se montraient encore fort nombreux dans le golfe, suivant, en compagnie de quelques *L. fuscus*, le sillage du navire ; au retour, en septembre, ces oiseaux avaient pratiquement disparu. Même observation pour les Pétrels : abondants à l'aller, je n'en ai noté que de rares spécimens isolés au retour. Parmi les oiseaux de ce type, j'ai déjà relaté par ailleurs (*L'Ois. et Rev. fr. d'Orn.*, 1955, p. 312) la capture à bord d'une espèce particulièrement intéressante, le *Bulweria fallax* Jouan. Mais les *Oceanites oceanicus* étaient de beaucoup les plus nombreux : j'en ai noté à deux reprises des troupes assez considérables, suivant le mouvement des vagues de leur vol un peu papillotant, les individus bien visibles, malgré leur petite taille, en raison de leur croupion blanc.

J'en devais même revoir, le 13 juillet, un ou deux individus égarés jusqu'au large de la côte de l'Inde, entre Karachi et Bombay, où leur présence n'a encore été que rarement signalée.

Pas plus au cours de ce voyage qu'au cours des précédents, je n'ai jamais eu l'occasion de voir un seul Phaéton dans cette partie de l'océan Indien, bien que ce type d'oiseau y soit considéré comme un des hôtes marins les plus caractéristiques.

Dans le port de Karachi, la vie avienne ne se déployait que pauvrement ; il est vrai que la mousson se montrait très déficiente, cet été, dans ces parages. Du moins la présence de nombreuses Corneilles domestiques (*Corvus splendens*), si typiques de la faune indienne, y traduit-elle infailliblement le caractère biogéographique oriental. L'impudente voracité de ces oiseaux, si pernicieuse en d'autres circonstances, est utile pour le nettoyage des ports dans toute la région indo-cinghalaise, et, en l'absence de tout Laridé à cette époque de mon passage (12 juillet) à Karachi, ces Corneilles se montraient, en compagnie des toujours inévitables Milans noirs, les seuls oiseaux assumant ce rôle assainisseur. Plus intéressant m'a paru ce Héron gris de moyenne taille, passant le soir au vol au-dessus du navire au mouillage, et qui était certainement un *Egretta garzetta schistacea* en livrée colorée, espèce réputée commune sur cette côte.

Corneilles et Milans devaient se retrouver, plus abondants et plus audacieux que jamais, dans le port et les quartiers maritimes de Bombay. Mais ici, au-dessus de toutes les lagunes et des estuaires avoisinant la grande ville, s'y mêle la silhouette, guère moins familière mais beaucoup plus agréable à l'œil, d'une autre espèce de Rapace, bien plus strictement cantonnée à l'ambiance marine et d'ailleurs annonciatrice des régions tropicales plus riches de l'Extrême-Orient : ce sont les Milans pêcheurs ou Milans brahmes (*Haliastur indus*), à la queue non fourchue, contrairement à celle des Milans véritables et dont la livrée roux-châtain et blanc fait un heureux contraste avec celle, noirâtre ou brune, de leurs sordides compagnons.

Enfin, je relaterai un nouvel exemple de transport occasionnel — en fait si fréquent — des oiseaux sauvages par les navires : lors du voyage de retour, peu après l'escale d'Aden, une Tourterelle à masque de fer (*Œna capensis*) paraissait avoir élu domicile parmi les cordages à l'avant du navire,

qu'elle utilisait volontiers pour se protéger un peu du vent. Pendant au moins deux journées de navigation sur la mer Rouge, ses allures gracieuses avec sa longue queue effilée suscitèrent la curiosité sympathique de bien des passagers. Elle paraissait avoir déjà disparu lorsque l'on arriva en vue des côtes du golfe de Suez.

En Inde

L'avifaune de l'île Salsette, cette île contigue à la côte et à la pointe méridionale de laquelle a été edifiée la ville de Bombay, a été plus d'une fois l'objet d'études approfondies de la part de nos collègues indiens. L'attention de ceux-ci a été particulièrement attirée par ce fait que l'extension rapide et considérable de la grande métropole maritime de l'Inde, qui maintenant couvre avec ses faubourgs une très vaste superficie, n'est pas sans entraîner des changements notables dans les conditions de vie de cette avifaune, malgré la précieuse « réserve de nature » qui, sans cesser malheureusement de soulever encore des polémiques, a quand même été instituée vers le centre de l'île, autour des temples-cavernes de Kanheri.

Cette réserve présente au visiteur l'aspect typique de la brousse forestière très dense, très verdoyante au moins en saison des pluies, à flore bien diversifiée, mais dépourvue de hautes futaies et de lianes, qui caractérise la végétation des Ghâts occidentales dans leur moitié septentrionale, la portion méridionale de cette chaîne offrant le spectacle de véritables forêts hygrophiles plus luxuriantes. Grâce à l'amabilité de nos collègues, MM. Salim Ali et H. Abdulali, j'ai pu visiter cette réserve, ainsi d'ailleurs que la région nord de l'île Salsette, dont les collines rocheuses couvertes de cette abondante végétation sont, avec leurs échappées sur les détroits, riches en points de vue fort pittoresques.

Dès le centre même de la ville de Bombay, on peut se rendre compte de l'évolution de la faune, inévitable dans ces grandes villes modernisantes : disparues les Perruches que je voyais encore en 1939 dans les arbres des avenues celles-ci d'ailleurs complètement transformées, disparus aussi les célèbres Vautours des Tours du Silence. Corneilles, Milans, Moineaux et Pigeons domestiques se partagent à peu près seuls les ressources de la rue : les premières se montrent

particulièrement malfaisantes à la faune des petits Passereaux, dont les nichées ont fort à souffrir de leur voracité et dont le nombre paraît être en diminution sensible, du fait de ces Corneilles dans tous les quartiers riches en jardins des faubourgs. Pourtant ceux-ci exhibent encore l'habituelle faune de l'Inde, entre autres l'abondance des « Mynahs » (*Acridotheres tristis*), ces Étourneaux qui vivent familièrement dans les rues et sur les routes, surtout, bien entendu, au voisinage des marchés. Et l'on appréciera aussi, jusque dans les parcs publics, la fréquence relative des Soui-Mangas [1] j'ai noté entre autres, à Malabar Hill, un couple de *Cinnyris zeylonicus*, fort peu farouche, cherchant sa nourriture de fleur en fleur et dont le mâle attirait le regard par son beau plumage rouge foncé et jaune, rehaussé de plages métalliques.

Devant une gare de banlieue, sur la petite place publique tout animée de l'allée et venue des voyageurs et des véhicules, quel curieux spectacle que celui de ces grands arbres, où viennent se blottir dans l'un quantité de Passereaux, dans l'autre toute une colonie de Hérons garde-bœufs au blanc plumage, teinté de roux-doré chez l'adulte [2] Ces Garde-bœufs (*Bubulcus ibis coromandus*) pullulent d'ailleurs dans toute la campagne inondée de Bombay, où prospère aussi un abondant bétail, et nous avons pu remarquer plus d'un arbre abritant ainsi une colonie de ces oiseaux, qui nichent toujours sur les branches (c'était précisément la période des nids) en sociétés apparemment très pacifiques. Assez souvent aussi, près des rivières et des mares, on notera la présence de Hérons crabiers, *Ardeola Grayi*, guère moins confiants vis-à-vis de l'homme que les Garde-bœufs, mais ici moins grégaires.

Voici quelques oiseaux particulièrement remarqués au cours de nos excursions dans l'île Salsette, en cette période de mousson :

Les grands voiliers qui sillonnent le ciel sont surtout l'Hirondelle rousseline, *Hirundo daurica erythropygia*, qui, nicheuse, est de beaucoup l'Hirondelle la plus commune dans le Deccan durant l'été et que je devais souvent revoir par la suite ; et le petit Martinet des palmes *Cypsiurus parvus*, au sombre plumage. Celui-ci, plus partial dans son habitat, est une espèce paléotropicale à très vaste dispersion géographique, mais qui, assez curieusement, partout paraît inféodée aux peuplements de *Borassus flabellifera* [3] or ce Palmier,

reconnaissable de loin à sa haute silhouette de « manche à balai » terminé par un chétif bouquet de feuilles palmées, est vraiment un élément botanique très marquant de la campagne de Bombay, et son abondance justifie celle du Martinet en ces parages.

Sur les fils télégraphiques et autres postes d'observation appréciés des oiseaux insectivores le long des routes, ce sont tout d'abord les Drongos, dont le Drongo noir à queue fourchue (*Dicrurus macrocercus*) s'est montré de beaucoup le plus commun partout où je suis passé dans l'Inde ; solitaires et fièrement campés sur leur perchoir, leur longue queue balancée par le vent, ils fondent avec rapidité sur n'importe quelle proie aperçue, même volontiers au sol, et sont assez intolérants vis-à-vis des autres oiseaux. De même, on reconnaîtra aisément à leur vol agile et capricieux et à leur silhouette qui justifie si bien leur nom d' « Etourneaux Hirondelles » les Langrayens (*Artamus fuscus*), autres habitués des lignes du télégraphe qui, bien que plus volontiers grégaires, manifestent assez les mêmes tendances belliqueuses et les mêmes habitudes prédatrices que les Drongos ; mais ils capturent leurs proies presque exclusivement dans l'air. Ce type d'oiseau passe pour être aussi, dans l'Inde, assez attaché aux peuplements de *Borassus*.

Si je n'ai remarqué au cours de ces excursions ni Rolliers, ni Guêpiers — l'absence de ces habituels percheurs au bord des routes m'a un peu surpris — par contre le Martin-pêcheur, de même espèce que le nôtre, *Alcedo atthis*, se montrait de temps en temps au bord des mares, laissant admirer son beau plumage et, fait notable, beaucoup moins farouchement empressé que chez nous à se dérober aux regards de l'observateur.

— Dans les localités les plus riches en végétation et en fleurs, se voient communément deux sortes de petits Passereaux insectivores : les Fauvettes à longue queue *Prinia socialis*, dont la silhouette, si ténue et si fine dans sa sobre livrée, se faufile familièrement parmi les feuillages, en hochant perpétuellement la queue, et les Soui-Mangas, au plumage beaucoup plus brillant chez les mâles et volant toujours en quête de fleurs et d'insectes. Parmi ces Soui-Mangas,

Cinnyris zeylonica se montrait encore le plus fréquent, plus que *Cinn. asiatica*, rencontré pourtant aussi auprès des jardins magnifiquement fleuris du lac Vehar et aisément identifiable — quant au mâle seulement — à son plumage sombre. En forêt, mes savants guides me font remarquer un nid burseriforme, malheureusement assez endommagé, qui dénote du moins la présence d'une autre espèce, plus sylvicole, *Ætho pyga siparaja Vigorsi*, bel oiseau méridional, qui remonte tout le long de la côte boisée des Ghats jusque bien au delà encore de Bombay.

— Les buissons et arbustes sont le domaine d'élection des Bulbuls ; pourtant ceux-ci ne se sont guère montrés fréquents au cours de ces visites dans l'île Salsette, même le si commun *Molpastes cafer*, vu seulement à deux ou trois reprises seulement. Mais une mention spéciale doit être faite du Bulbul à joues blanches (*Molpastes leucogenys*), que j'ai eu la surprise de revoir dans les buissons de la côte au nord de l'île, alors que je le connaissais bien comme un des oiseaux les plus familiers au Kashmir et dans les collines préhimalayennes du Pendjab ; or ce charmant Passereau, bien reconnaissable aux taches blanches de ses joues et à ses sous-caudales jaune vif, paraît être, par extension progressive d'habitat, une acquisition récente de l'avifaune de Salsette, où son acclimatement, qui ne doit rien qu'à la seule nature, attire d'autant plus l'attention qu'il est un élément d'origine incontestablement nordique (pour l'Inde), alors que la faune de Bombay a dans l'ensemble un caractère et des affinités nettement méridionales tropicales. L'oiseau n'a pas encore été signalé au sud de Bombay et, là, il paraît rester jusqu'à maintenant confiné aux mangroves et à la bordure côtière, ce qui constitue, pour le moins, un étrange contraste avec son milieu habituel dans le nord de l'Inde.

Enfin, dans un jardin situé à proximité de la « réserve de nature », il nous a été donné d'assister à une petite scène qui vaut la peine d'être relatée (17 juillet) : dans un arbre, à médiocre hauteur au-dessus du sol, un nid de Corneilles domestiques, dont le couple de propriétaires était fort affairé auprès d'un poussin, déjà gros, de Koël (*Eudynamis scolopaceus*), espèce de Coucou bien connue pour parasiter presque uniquement les nids de Corvidés. Les deux parents adoptifs

s'empressaient alternativement à qui mieux mieux pour satisfaire la voracité du poussin qui, visiblement, était le seul occupant du nid : les autres poussins avaient donc disparu, ce qui, selon les auteurs, n'est pas une règle générale dans ces cas de parasitisme du Koel. Quoi qu'il en soit, on retiendra surtout qu'il y a là un exemple de parasitisme utile, puisqu'il contribue, si peu soit-il, à réduire par des voies naturelles la prospérité numérique d'une espèce trop prolifique et malfaisante : la Corneille.



Un nouveau séjour dans la région d'Aurangabad (nord-ouest de l'Etat de Hyderabad), que j'avais déjà visitée antérieurement, m'a confirmé l'impression que j'avais éprouvée lors de précédents voyages dans l'Inde, à savoir que, durant la saison de mousson estivale, les oiseaux se montrent beaucoup plus abondants dans les zones sub-arides du nord-ouest et du centre, dont Aurangabad offre précisément un exemple typique, que dans le sud de l'Inde et dans les zones boisées de la côte de Malabar. Sans doute cette campagne découverte, où pâture un abondant bétail, offre-t-elle avec ses flaques d'eau temporaires, ses buissons verdissant sous l'influence bienfaisante des pluies, ses peuplements d'épineux, ses grands arbres dispersés, ses énormes banyans le long des routes, des opportunités de nidification et des ressources en nourriture particulièrement variées et appréciées des oiseaux.

Pourtant on peut se montrer surpris qu'auprès d'une telle abondance de bestiaux (Buffles et Zébus) les Ardéidés et entre autres les Hérons garde-bœufs soient si rares : je ne puis guère expliquer cette carence que par l'absence totale de rizières irriguées dans le district. Seuls quelques Crabiers (*Ardeola Grayi*) se dissimulent discrètement parmi les herbages au bord des mares qui leur offrent, durant les pluies, une bonne provende de batraciens et d'insectes aquatiques.

Par contre un type d'oiseau, rarement vu en forêt, pullule véritablement dans toutes les régions découvertes : ce sont les Pigeons et plus particulièrement les Tourterelles, dont on voit s'élever de terre à tout instant, partout dans ce biotope, des groupes plus ou moins considérables, attirés à coup sûr par toutes les cultures vivrières. Des quatre espèces communes, c'est certainement l'universelle Tourterelle à collier *Strepto-*

pelia decaocto), au plumage pâle, qui à Aurangabad se montrait la plus fréquente, s'abattant volontiers dans les jardins jusqu'auprès des habitations. Ici c'est surtout par paires qu'on remarquera leur présence, et le jardin de l'hôtel d'Aurangabad entre autres recevait ainsi fréquemment des visites de leur part.

Ce jardin d'ailleurs n'était-il pas le rendez-vous de toute une faune ailée aussi pittoresque que variée ? Corneilles et Moineaux *(Passer domesticus indicus*, au plumage visiblement plus pâle que chez leurs homologues d'Europe) y déployaient une impudence sans pareille, pénétrant sous les vérandas et jusque dans l'intérieur de l'hôtel pour se repaître des reliefs des repas. Certains de ces Moineaux avaient même la curieuse habitude de venir passer la nuit à l'intérieur des globes électriques, dont la chaleur et l'éclat des lampes ne semblaient guère les gêner durant les heures d'éclairage ! Presque aussi familières l'une et l'autre, mais sans pourtant s'aventurer hors des limites du plein-air, deux espèces de Sturnidés déambulaient tout le jour, en quête de pâture, sur les allées et sur les pelouses, s'envolant le soir, avant le coucher du soleil, pour aller abriter ailleurs leur repos nocturne : c'étaient les « Mynahs » ou « Martins tristes » (*Acridotheres tristis)*, dont ce nom est si peu en accord avec leur incessante activité et leurs joyeux appels musicaux, et les « Martins brahmes » *Temenuchus pagodarum* , un peu plus petits et si élégants dans leur robe largement fauve vif surmontée d'un long cimier de plumes noires.

Guère moins quotidiennes s'avéraient les visites des Crateropes *Turdoides terricolor*,, cherchant de même leur nourriture à terre ou dans les buissons bas, mais avec des mouvements bien différents de ceux des Sturnidés, puisque ces derniers « marchent » tandis que ceux-là se déplacent par petits bonds. Ces oiseaux au plumage terne, au curieux œil blanc, fort peu craintifs également, justifient parfaitement le nom populaire de « sept-sœurs » qui leur a été donné ainsi qu'à leurs autres congénères indiens, car ils ont la très nette habitude de ne se présenter jamais par individus isolés, mais par petits groupes dont les membres restent étroitement solidaires dans leurs déplacements erratiques, signalant volontiers leur présence par leurs grognements sourds ou leurs jacasseries tapageuses.

Parmi les « percheurs » habituels de ce même jardin, les

uns se postaient bien en évidence aux aguets sur quelque fil téléphonique ou quelque piquet dégagé, tels le petit Guêpier vert (*Merops orientalis*) et surtout le Drongo noir (*Dicrurus macrocercus*), qui était le plus assidu d'entre eux. Ces Drongos se voyaient aussi couramment dans la campagne environnante, hardis, peu farouches, et n'hésitant pas à s'abattre sur le dos même des bestiaux pour y quérir des insectes. D'autres, par contre, plus circonspects, restaient plus ou moins dissimulés parmi les feuillages, tel le fameux « Coucou-épervier » (*Hierococcyx sparverius*), dont le cri d'appel à trois tons lui a valu par onomatopée le surnom de « Brainfever » et est un des « chants » d'oiseau les plus populaires de l'Inde ; cet appel résonnant à longueur de journée, sans que j'aie jamais réussi à voir l'oiseau.

Fréquemment aussi, le petit Calao gris (*Tockus birostris*), à la silhouette étrange et efflanquée, faisait une incursion furtive, soit isolément, soit par couple, parmi les grands arbres du jardin, attiré surtout, semblait-il, par les siliques d'une Légumineuse arborescente en pleine fructification. On m'a dit que cet oiseau est parfois recherché pour l'alimentation par certaines populations indigènes ; il manifestait en tout cas ostensiblement des dispositions beaucoup plus ombrageuses que celles de la plupart des autres hôtes ailés de ce domaine.

Tel n'était pas, par contre, le cas des Perruches à collier, *Psittacula krameri manillensis*, lorsqu'elles s'abattaient, peu discrètes, en petits groupes bruyants et agités, pour une visite toujours de courte durée parmi les branchages. Elles abondaient surtout dans les arbres au bord des routes, menant grand tapage, et souvent, en fin d'après-midi, leurs troupes sillonnaient les airs d'un vol rapide et facile, décrivant de longues volutes, à l'instar des Martinets, avec force cris stridents. Ces ébats aériens, fréquemment répétés et où apparaissait toute la grâce de leur longue silhouette effilée, m'ont quelque peu surpris pour des oiseaux qui passent en général pour assez médiocres voiliers.

Enfin je ne saurais omettre un autre commensal attitré qui, lui, n'apparaissait que dans de tout autres circonstances, bien après la tombée de la nuit : c'était une petite Chevêche, *Athene brahma*, qui se postait, immobile et vigilante, auprès d'un des grands lampadaires éclairant l'entrée de l'hôtel pour y guetter évidemment les insectes et les petits batraciens que la saison des pluies multiplie au pied de ces lumières. Bien

que cet oiseau montre des tendances nettement anthropophiles, une observation indiscrète ou trop prolongée le faisait disparaître, comme par enchantement, de son vol feutré et silencieux.

Dans la campagne, aux abords du jardin, un mausolée en ruines abritait une importante colonie de Martinets à croupion blanc, *Apus affinis*, fort peu farouches comme toujours et en perpétuelles évolutions, tandis que d'autres monuments également ruinés — il y en a beaucoup à Aurangabad, et souvent très pittoresques — donnaient le plus souvent asile à des couples de ce charmant « Robin » indien (*Saxicoloides fulicata*), qui est bien l'un des Passereaux les plus fréquents et les plus typiques de l'Inde. Celui-ci reste précisément toujours l'ami de ces vieilles pierres, de préférence près des lieux habités, nichant dans les trous des murailles, familier et pétulant, avec ses allures mi-Traquet mi Rouge-gorge, et hochant perpétuellement sa longue queue ; le mâle est bien reconnaissable de loin à ses épaulettes blanches tranchant sur son plumage sombre, la femelle est uniforme et plus terne.

Quant aux Rapaces diurnes, s'ils se montraient nombreux comme individus, ils m'ont paru peu variés spécifiquement : je n'en retiens que les ubiquistes Milans noirs (*Milvus migrans*) et deux espèces de Vautours, toujours étroitement associées en troupes pour leur utile besogne d'assainissement, le Vautour à dos blanc (*Pseudogyps bengalensis*) et le Percnoptère *Neophron percnopterus*, ce dernier à peine moins effronté vis-à-vis des humains que les Milans eux-mêmes.

A côté de tous ces oiseaux, qu'il était aisé d'observer journellement ou presque, j'en mentionnerai un bon nombre d'autres dont les rencontres plus fortuites, parfois même rares, traduisent bien en tout cas la richesse et la diversité de cette faune :

Des Charadriiformes, fréquentant surtout le lit sablonneux des deux cours d'eau (le Kham et son affluent) de la localité, comme ce *Tringa* isolé, que j'ai été surpris de trouver en cette fin de juillet (? *Tr. glareola*), et ce Vanneau caronculé, *Lobivanellus indicus*, d'espèce plus typiquement indienne, remarqué plusieurs fois, même en pleine campagne, fort bel oiseau dont le plumage varié, l'allure, le vol, le cri rappellent quelque peu notre Vanneau, mais plus haut sur pattes et non huppé. Son long masque noir, étendu jusqu'au jabot, est particulièrement caractéristique, comme, au vol, la bande blanche de l'aile.

Des Coraciadiformes : Huppe (*Upupa epops indica*), peu nombreuse pourtant ; une seule fois aussi le Rollier indien (*Coracias benghalensis*), en livrée même immature (la rareté de cet oiseau que j'avais vu si commun, à pareille saison, en des biotopes similaires du Nord de l'Inde, m'a étonné) ; deux espèces de Martins-pêcheurs, les plus fréquentes d'ailleurs dans toute cette partie de l'Asie, remarquées isolement près les berges du Kham, dont les eaux limoneuses et abondamment polluées ne semblaient pas pourtant devoir les attirer beaucoup : *Ceryle rudis* et *Halcyon smyrnensis*, ce dernier en superbe plumage.

Des Cuculiformes : les uns, de mœurs parasitaires et toujours très circonspects, tels ce *Cuculus* (*C. micropterus*), au plumage barré sur le ventre, aperçu perché sur une branche et dont l'étrange cri d'appel souvent répété, si différent aussi bien de celui du « Brainfever » que de celui de notre Coucou européen, avait attiré mon attention, et le peu rare Koel (*Eudynamis scolopaceus*), familier des grands arbres et que son aspect robuste ainsi que le plumage tout noir du mâle permettent d'identifier aisément... lorsqu'il se laisse voir. D'autres, non parasites et beaucoup moins défiants, tels ces Grands Coucals, *Centropus sinensis*, aux allures de Faisans dans leur livrée noire et rousse, assez communs également mais dans les buissons, et dont un individu entre autres, qui cherchait tout tranquillement sa nourriture parmi des herbages au bord d'un marigot, me laissa approcher jusqu'à 4 ou 5 mètres de lui sans chercher un instant à s'envoler, quoique ne me perdant pas de vue. Sans aller toujours jusqu'à cette familiarité, cette espèce, revue plus d'une fois par la suite en d'autres parties de l'Inde, m'a partout semblé l'une des moins farouches de sa famille.

Des Pycnonotidés, rarement vus toutefois durant mon séjour à Aurangabad : *Molpastes cafer* et *Ægithina tiphia*, ce dernier assez petit oiseau, vif dans ses mouvements et que son plumage jaune intense et verdâtre désigne immédiatement à l'attention dans les buissons et les jardins.

Des Nectariniidés, remarqués plus fréquemment malgré leur petite taille, car ils vivent plus à découvert que les précédents, surtout auprès des arbres en fleurs : les femelles

restent d'identification difficile *in natura*, mais un beau mâle *Cinnyris zeylonica*, au ventre jaune clair, se laissa observer plus à loisir, occupé qu'il était à explorer une Mimosée (cette espèce de Passereau, d'origine méridionale, est peut-être en voie d'extension progressive vers le nord).

Enfin des Ploceides, oiseaux sociables, dont les troupes, en fréquents déplacements erratiques, ont un vol direct, rectiligne et synchronique si caractéristique. Deux espèces, que j'avais déjà notées autrefois dans les mêmes points de la localité, restent donc, semble-t-il, caractéristiques de celle-ci : le petit Astrild à ventre blanc *Uroloncha malabarica*, au plumage bicolore, à la longue queue pointue, espèce typique des régions semi-arides, découvertes et bien cultivées, et le Tisserin baya *Ploceus philippinus*, qui, à Aurangabad, m'a paru plus spécialement attaché au voisinage des Palmiers faux dattiers *Phoenix sylvestris*, dispersés dans la lande parmi les épineux et dont les feuilles sont si intensivement utilisées par lui pour la construction de ses nids. Les petites troupes de ce Baya, parmi lesquelles les mâles brillaient en cette saison de tout leur beau plumage de noces en partie jaune vif, se sont toujours montrées assez craintives et promptes à s'envoler à la moindre alerte.

La région d'Aurangabad est connue des touristes comme un centre archéologique de premier ordre et les monuments dignes de visite y sont nombreux. Parmi ceux-ci, les si pittoresques ruines du fort de Daulatabad, dont les parties basses sont partiellement enfouies sous une brousse arbustive très dense, peu accessible en saison des pluies, offrent aussi, de ce fait, des ressources ornithologiques non négligeables.

Le fréquent appel, aigre et sonore, des Paons, qui s'en élève à tout instant, accentuant l'atmosphère nostalgique qui se dégage de ces vestiges du passé, en est l'élément le plus frappant ; mais impossible de discerner au milieu de l'épaisse verdure les splendides oiseaux. Les Perruches ne se montrent pas moins bavardes, comme à leur ordinaire, tout en restant beaucoup plus aisément visibles et agitées parmi les arbres. Dans les pierrailles, je remarque la même abondance du *Saxicoloides* que dans les ruines d'Aurangabad et sa même vivacité familière. Enfin les grands voiliers, Martinets et Hirondelles — les mêmes qu'à Aurangabad — n'y sont pas

moins nombreux, et l'Hirondelle rousseline (*Hirundo daurica*), entre autres, offre des opportunités assez exceptionnelles d'observation : c'est, en effet, un oiseau familier, beaucoup plus « pétrophile » que notre Hirondelle de cheminée, c'est-à-dire se posant volontiers et même marchant sur les rochers, les corniches de murailles, voire tout près du sol ; la large tache rousse du croupion n'est guère visible lorsque les ailes sont repliées, mais les marques rousses des côtés du cou la désignent toujours infailliblement, plus que les fines stries noires, généralement peu discernables sauf de très près, du dessous du corps.



Assez différentes d'aspect, avec leur végétation arborescente beaucoup plus puissante et variée, en raison d'un indice de pluviosité plus élevé, les régions de Madya Pradesh (anciennes « Provinces centrales ») que j'ai visitées par la suite, ne m'ont pourtant pas présenté de changement très notable dans la physionomie générale de l'avifaune, les mêmes espèces prédominant, semble-t-il, partout dans le Deccan, en dépit des différences de biotope. Ici, les riches plaines cultivées et découvertes de Jubbulpore et de la moyenne Narbada offrent pourtant des contrastes surprenants avec les vastes étendues forestières et sauvages du bassin de la haute Narbada (région célèbre pour son gros gibier) et des chaînes de collines Mahadeo ; on constatera même que — en cette période de mousson tout au moins — les populations d'oiseaux se montrent beaucoup plus nombreuses en individus et apparemment plus prospères dans les régions cultivées que dans les régions boisées, où j'ai été surpris de constater leur pauvreté relative. Malheureusement, je n'ai pu, par suite de circonstances malencontreuses, obtenir qu'un aperçu extrêmement précaire de cette faune forestière des hauteurs, peut-être plus cachée que véritablement pauvre.

A Jubbulpore, par contre, centre administratif doté de vastes avenues très aérées et de jardins tropicaux à végétation luxuriante, quelle abondance d'oiseaux ! J'y retrouve presque toutes nos espèces familières des villes de l'Inde, Corneilles, Moineaux, Perruches et Mynahs en tête. Un nouveau venu pourtant, très répandu dans tous les buissons et les haies des jardins et très familier, que je n'avais pas vu à

Aurangabad), le Merle Dyal (*Copsychus saularis*), au plumage pie, chanteur célèbre et l'un des Passereaux communs de l'Inde, où il fait figure, dans les centres habités assez verdoyants, exactement de notre Merle noir à Paris, se faufilant prestement à terre ou parmi les branchages bas, avec des accents querelleurs.

Je n'ai pas eu l'occasion de noter la présence du Martin brahme, mais un autre Sturnidé, le Martin-pie (*Sturnopastor capensis*), moins familier d'ailleurs et fréquentant plutôt les pelouses verdoyantes des grands parcs ou les bords des eaux que les jardins, se montrait, comme tous les représentants de cette famille, grégaire et assez abondant. C'est un élément intéressant de cette faune locale, car, absent dans le sud-ouest de l'Inde, il représente au contraire un type d'oiseau bien plus nettement oriental, répandu jusque dans les îles de la Sonde ; on l'identifiera aisément à son long bec pointu et à son plumage sombre avec des plages blanches très contrastées, surtout les joues, l'uropygium et la large bande oblique des ailes. Ses mœurs et ses attitudes sont les mêmes que celles des autres « Martins ».

Ici encore, les Cratéropes (*Turdoides terricolor*) constituent un des éléments de population avienne les plus courants et les plus tapageurs des jardins. Une scène « familiale » assez plaisante m'a paru digne d'être notée à leur sujet : j'avais remarqué dans les buissons et arbustes d'une avenue les premiers vols, assez maladroits, d'un jeune individu en plumage encore imparfait, un peu duveteux, qui visiblement était fraîchement échappé du nid. Or il semblait étroitement surveillé et était en tout cas suivi de près dans toutes ses évolutions par toute une troupe d'adultes — parents et amis, sans doute ? — dont l'incessant babillage, se modulant tantôt en sourdine, tantôt au contraire en éclats de colère discordants, paraissait vraiment encourager ou morigéner alternativement le néophyte dans ses tentatives de liberté.

Contrastant avec ces obscurs traîneurs de buissons, le splendide plumage des Rolliers (*Coracias benghalensis*), plus nombreux ici qu'à Aurangabad, attirait déjà de loin l'attention de l'observateur par l'éclat de ses tons bleus et roux-lilacé qui s'étale particulièrement au vol ; comme partout, cet oiseau fréquente volontiers ici, mais toujours isolément, les fils du télégraphe, sur lesquels il reste parfois posté de longs moments à l'affût d'une proie éventuelle. — Autres percheurs égale-

ment isolés et encore plus fréquents du télégraphe, mais beaucoup moins « voyants » : les Drongos noirs.

Dans la campagne, largement cultivée, des environs, les troupes de Tourterelles restent toujours un élément essentiel de la faune. Mais surtout j'escomptais, vu le nombre considérable de pièces d'eau, naturelles et plus souvent artificielles, grandes et petites, qui parsèment cette campagne jusque dans les faubourgs de la ville, la présence de multiples oiseaux aquatiques, telle que les récits des voyageurs nous la dépeignent volontiers. A ce point de vue mon attente a été déçue : sans doute l'hiver et le printemps sont-ils des saisons beaucoup plus favorables à ces concentrations d'oiseaux d'eau, dont beaucoup d'ailleurs appartiennent à des types migrateurs étrangers à la saison de ma visite. Or, en ce début d'août, pleine période de mousson, je n'en ai vu que fort peu : ni Hérons garde-bœufs même — malgré l'abondance des bestiaux et des rizières — ni Crabiers ; les Ardéidés y sont pourtant représentés cette fois uniquement par les Aigrettes (quelques *Egretta intermedia* et surtout *E. garzetta*) dont la silhouette élancée et blanche se mêle parfois familièrement aux Canards domestiques au bord de ces pièces d'eau ou se montre juchée sur le dos de quelque buffle au bain. J'ai remarqué en de très fréquentes occasions ces Aigrettes, toujours isolément néanmoins ou par paires ; mais ce furent les seuls aquatiques que j'aie pu noter, avec quelques rares spécimens de Cormorans au plumage très sombre (*Phalacrocorax niger* ou *Ph. fuscicollis*) qui, beaucoup plus circonspects, se tenaient obstinément vers les coins reculés des étangs de vaste étendue, s'envolant à la moindre approche.

Une longue excursion à Mandla et Rhamnagar, dans la haute vallée de la Narbada, m'a fait connaître ce biotope original des forêts de l'Inde centrale, riches en peuplements de « Tecks » et d'autres grands arbres, avec une végétation arbustive abondante, mais dans lesquelles il ne faut pas s'attendre pourtant (par suite sans doute des longues périodes annuelles de sécheresse) à admirer cette luxuriance légendaire des forêts tropicales hygrophiles proprement dites : l'absence totale ou la rareté des végétaux caractéristiques de ces formations forestières en Extrême-Orient, tels que Palmiers, *Pandanus*, Fougères, lianes et épiphytes diverses, etc..., surprennent le visiteur. En outre, les débordements tumultueux du grand fleuve en période de mousson ne facilitent

guère non plus la visite de son étroite et sinueuse vallée, à un coude de laquelle la bourgade de Mandla se trouve pittoresquement située. J'y retrouve, picorant parmi l'herbe rase de la berge, ces groupes de Martins-pies (*Sturnopastor capensis*), au plumage si typiquement contrasté, tels que je les avais remarqués déjà à Jubbulpore. Et de même l'agitation des Perruches, toujours loquaces parmi les feuillages, comme la charmante vivacité des Bulbuls (*Molpastes cafer*) auprès des haies ne me rappellent que des images familières.

La route qui permet d'accéder à ces régions serpente en grande partie sous bois, passant à travers quelques réserves forestières et de capricieux vallonnements, dont la magnifique végétation ménage plus d'une fois d'agréables perspectives sur le fleuve. Mais la faune avienne s'y montre plus que discrète et rares y furent les rencontres que je pus noter au cours de cette randonnée : des Paons femelles, fort peu farouches au bord de la route ; de temps à autre un Grand Coucal (*Centropus sinensis*) se glissant parmi les buissons ; et, dans les zones de clairières ou au voisinage des cours d'eau, deux espèces de Vanneaux caronculés, nettement différenciées l'une de l'autre bien que présentant quelque analogie de pattern dans les ailes : le grand *Lobivanellus indicus*, déjà vu à Aurangabad et bien reconnaissable à son vaste rabat noir encadré de blanc sur les côtés du cou, et le *Lobipluvia malabarica*, sensiblement plus petit, et que son thorax entièrement brun, sans blanc sur les côtés du cou, fait, de loin, paraître plus sombre.

Mais, surprise autrement exceptionnelle, c'est dans ces mêmes clairières, plus ou moins cultivées, de la forêt, qu'il m'a été donné de faire lever à deux reprises des troupes d'un petit Passereau assez peu commun, et même encore mal connu biologiquement, le Bengali vert (*Stictospiza formosa*). Ces oiseaux qui, au nombre d'une vingtaine ou plus, étaient posés à même la route, s'élevèrent brusquement et simultanément de leur vol direct aux battements rapides, si typique des petits Ploceides, et la couleur nettement verdâtre de leur plumage dorsal, assez inhabituelle chez les représentants asiatiques de cette famille, me les désigna immédiatement comme appartenant à cette espèce. Cette double rencontre, effectuée à quelques minutes d'intervalle et dans les mêmes conditions, ne laisse pas d'être intéressante, car il s'agit là d'une espèce absolument caractéristique du centre de l'Inde (en dehors duquel on ne la connaît pas) et dont la province

du Malva Pradesh semble être précisément le centre de dispersion encore le mieux défini. Sa rareté relative en fait un oiseau beaucoup moins exporté pour la captivité que son proche parent le Bengali rouge ou Amandava.

A l'Est de cette grande aire forestière de l'Inde centrale, la chaîne des collines Mahadeo, revers septentrional du Deccan en bordure des plaines de la Narbada, en constitue une autre, non moins considérable, mais nettement différente d'aspect, de formation géologique et probablement aussi de peuplement végétal. Ces montagnes, de faible altitude, sont en effet de nature gréseuse, avec des sommets fortement érodés et déchiquetés, entrecoupés de gorges abruptes, où la plupart des courants d'eau se montrent, selon l'alternance des saisons, tantôt à sec, tantôt de puissantes rivières. Plusieurs des massifs constituant cette chaîne sont d'ailleurs d'accès difficile, et même encore mal connus : le plus accessible d'entre eux est celui de Satpura, ou le plateau de Pachmarhi, station d'été agréablement aménagée vers l'altitude de 1 050 mètres, reste un centre de visite intéressant.

Ce vaste plateau ondulé offre l'aspect d'un parc à l'anglaise : espaces herbeux parsemés de magnifiques arbres autochtones, auprès desquels l'humanisation, si discrète encore y soit-elle, a introduit des essences étrangères et quelques végétaux d'ornement éparsement distribués. Il est limité de tous côtés par une jungle boisée primitive, très dense, qui couvre de profondes ravines et des vallées encaissées, au-dessus desquelles émergent des sommets aux contours pittoresques. Le sol, pauvre et sablonneux, n'est guère propice aux cultures, pas plus que le climat, et le caractère primitif de cette nature sauvage se déploie superbement dans les environs.

Assez curieusement, comme très souvent dans l'Inde, la faible densité du peuplement avien s'y montre parallèle à celle du peuplement humain, et le médiocre développement des cultures entre certainement pour une part dans cet état de choses. D'ailleurs, on remarquera aisément que les jardins, très disséminés, des bungalows, y constituent des centres d'attraction évidents pour toute la faune sauvage, qui s'y montre à peu près la même que dans la forêt proche, depuis les Singes entelles jusqu'aux Papillons !

Les Oiseaux anthropophiles, qui, dans l'Inde, s'installent

invariablement partout où s'installe l'humanité, qu'il s'agisse du désert ou de la forêt, y sont, bien entendu, présents, mais en nombre restreint d'individus, qui contraste étrangement avec leur pullulation dans les centres plus habités : quelques Corneilles domestiques de-ci de-là, de sporadiques criailleries de Perruches dans les arbres, des petits groupes de deux à une dizaine de Mynahs en quête de pâture dans les herbages, et c'est tout ; fort peu fréquents également les Milans, et moins encore les Moineaux... Il est vrai que la saison des pluies, en ce mois d'août, bat son plein, et le nombre des oiseaux se montre, me dit-on, bien plus élevé en saison sèche et chaude (mars à juin), lorsque les plaines deviennent inhabitables.

Sous ces pluies diluviennes et fréquentes, le plumage des Cratéropes (*Turdoides terricolor*), qui se montraient ici encore les visiteurs ailés les plus assidus du jardin, prend aisément un aspect loqueteux et misérable, qu'accentuent encore les mouvements de la queue, dont le faisceau de rectrices semble si lâchement attaché au corps. Toute la journée, ces oiseaux visitaient en groupe — jamais leur nom de « sept-sœurs » ne m'a paru plus justifié ! — les parterres et les tranchées, furetant de partout à la façon des Merles, en quête de nourriture, mais s'accrochant aussi volontiers aux troncs d'arbre à la façon des Grimpeurs, et faisant preuve d'une incroyable confiance, se réfugiant sous les verandahs, mais alors très silencieux et scrutant de leurs étranges yeux blancs les faits et gestes de leurs hôtes humains éventuels. Vu la fréquence et la familiarité de leurs visites, j'ai pu tout à mon aise remarquer parmi eux une assez grande variabilité individuelle dans les teintes de leur livrée, les mieux marqués — probablement les plus adultes — ayant la tête d'un gris pâle passant presque au blanchâtre vers l'avant, avec le plumage dorsal nettement strié longitudinalement.

Tout proches du bungalow, les arbres recevaient parfois la visite de cette ravissante Fauvette-couturière (*Orthotomus sutorius*), dont la silhouette tenue, avec sa longue queue pointue, sa tête rousse, est une des plus populaires parmi les petits oiseaux de l'Inde. Mais aucun nid n'était en vue, de ces nids célèbres par leur habile agencement, et les visites restaient d'ailleurs très silencieuses. Bien souvent, par contre, se faisait entendre l'appel si caractéristique du Coucou-éper-

vier, le « Brainfever », mais ici, pas plus qu'à Aurangabad, je n'ai jamais réussi à apercevoir le chanteur.

Le plus éclatant toutefois des visiteurs du jardin, dans lequel il faisait de longues et fréquentes stations, était sans conteste un Pic doré mâle (*Brachypternus benghalensis*), dont le rutilant plumage, écarlate sur la tête, jaune doré sur le dos, maillé de noir et blanc sur le reste du corps, était un enchantement pour l'observateur. Plus volontiers grimpeur qu'humicole, il descendait pourtant à terre de temps à autre pour y quérir sans doute quelques fourmis, montrant en cela ce même éclectisme qui caractérise la plupart des types de Picidés. Il s'est toujours tenu silencieux, quoique assez peu farouche, mais sa vivacité d'allures et ses attitudes sur les écorces restaient bien celles, ordinaires, de tous les Pics, tout comme son vol syncopé.

Dans un pays où l'humanité dispersée se mêle encore si étroitement à la nature primitive, on ne saurait dissocier les biotopes les uns des autres et sans doute une nouvelle preuve de cette unité persistante était la coexistence, à côté de la Corneille domestique (*Corvus splendens*), de la Corneille des jungles (*Corvus macrorhynchos*), toute noire celle-ci et un peu plus forte, qui, évitant délibérément la familiarité de sa congénère, se tenait surtout fréquemment à proximité de toutes les étendues un peu découvertes du plateau.

De même, quelques rares Rolliers apportaient de-ci de-là, sur des perchoirs dégagés et variés (car ici le réseau télégraphique n'était pas considérable), la note brillante de leur somptueux plumage, tout comme les Drongos celle, funèbre, de leur livrée noire.

Plus notable m'a paru l'abondance relative d'un oiseau que je n'avais pas encore vu cette année dans l'Inde et qui en caractérise pourtant si bien les régions les plus verdoyantes, car c'est un percheur invétéré, qui ne descend guère à terre : la Pie vagabonde (*Dendrocitta vagabunda*), que j'ai rencontrée le plus souvent par paires, fréquentant tout aussi volontiers les jardins que la forêt. D'un vol bref et syncopé, elle passe d'un arbre à l'autre sans guère quitter ces allures circonspectes et ombrageuses qui conviennent à un maraudeur dangereux pour beaucoup d'oiseaux plus faibles que lui. Quel dommage que son élégante silhouette avec sa longue queue et les tonalités délicates, mais bien contrastées, de son plumage, gris, roussâtre et noir, ne puisse faire oublier

ces habitudes pillardes, si fréquentes chez les Pies et qui en font un hôte vraiment indésirable dans tous les jardins !

Une brève excursion en forêt m'a permis d'observer, en même temps que le comportement de ces Pies vagabondes, celui d'une grande troupe — au moins une trentaine d'individus — de Passereaux d'un autre type, le Petit Minivet (*Pericrocotus peregrinus*), au plumage de vive couleur, parmi lequel la poitrine rouge orange des mâles contrastait ostensiblement avec le gris jaunâtre des femelles, permettant une identification aisée. Ces oiseaux sont assez semblables, en plus petit, au Grand Minivet (*Pericr. flammeus*), que j'avais déjà observé plus d'une fois au cours de précédents voyages et dont le plumage est pourtant encore plus voyant. Ils ont les mêmes habitudes : d'un vol mou et bref, silencieux ou avec de discrets pépiements, ils se déplacent d'arbre en arbre, étroitement solidaires les uns des autres, mais n'usant aucunement de ce vol synchronique qui, chez les petits Ploceidés, fait paraître ceux-ci comme mus par un même ressort lorsqu'ils s'envolent. Essentiellement insectivores, les Minivets exploitaient sans hâte les branches des arbres, peu fournies, semblait-il, en cette période de forte pluviosité, de proies à leur convenance, car ils ne s'y attardaient guère et donnaient au contraire l'impression de perpétuels errants en quête de pâture.



De ces quelques observations sporadiques, une première impression qui se dégage est que dans un pays comme l'Inde centrale, où la vie des oiseaux est en général assez respectée de l'humanité pour laisser libre cours à leurs tendances naturelles, la prospérité des espèces aviennes se montre influencée surtout par deux facteurs, l'un artificiel : le développement des zones de cultures et de jardins, — l'autre naturel : l'humidification temporaire des zones arides sous l'influence de la mousson. Ces constatations ne font que confirmer le sens général de l'évolution actuelle des oiseaux : il est évident que d'une part un certain nombre de types s'adaptent très aisément à l'évolution humaine et paraissent même en profiter, au point d'en devenir, pour certains d'entre eux, étroitement solidaires, tandis que d'autres restent strictement inféodés à leur milieu primitif, en particulier à la forêt

Cette sauvagerie foncière de ces derniers peut laisser quelque crainte au sujet du maintien de leur prospérité, et elle ne facilite guère leur observation. Tels sont les divers Gallinacés (Coqs sauvages : le Coq de Sonnerat est, paraît-il, encore assez abondant dans les forêts des Mahadéos), Perdrix de brousse et de forêt, etc. (le Paon pourtant fait exception par sa semi-domestication en bien des districts de l'Inde) ; tels encore les grands Echassiers (dont plusieurs paraissent en régression, tout particulièrement la Grande Outarde indienne, oiseau des vastes espaces dénudés et dont le statut actuel semble fort inquiétant) ; tels encore la plupart des Picidés, les Aigles de forêt, et même certains Passereaux tributaires d'un biotope bien défini, comme la Grive siffleuse du Deccan (*Myophoneus Horsfieldi*), inséparable de ses torrents de forêt, en montagne, sans être pourtant très farouche. Comme il arrive le plus souvent en milieu forestier dense, les oiseaux s'y laissent plutôt entendre que voir, et il faudrait pour les surprendre bien plus de temps et de possibilités de déplacement qu'il ne me fut donné malheureusement d'en avoir au cours de ce voyage.

En terminant, je ne saurais négliger d'exprimer ma gratitude à ceux qui, fort experts dans la connaissance de la faune indienne, m'ont si aimablement guidé au cours de plusieurs excursions, c'est-à-dire nos savants collègues de Bombay, MM. Salim Ali et Hum. Abdulali, ainsi qu'à Pachmarhi, le colonel et Mme Granville.

VISITES D'ÉTÉ AU REFUGE DE LA POINTE D'ARÇAY

par Fr. ROUX et J. VEUILLET

Les 19 et 20 août 1955, puis de nouveau le 25 août, nous nous rendîmes en excursion à la pointe d'Arçay (Vendée). On sait que la mise en réserve de ce territoire est effective depuis quatre ans déjà.

Nous venions de parcourir le golfe du Morbihan, l'estuaire de la Loire et la baie de Bourgneuf. Les observations que nous y avions faites ne nous avaient pas laissé croire que le mouvement de migration vers le sud fût, en cet été sec et brûlant, déjà nettement dessiné ; nulle part l'avifaune littorale ne semblait ni bien nombreuse ni très variée. Notre surprise n'en fut que plus heureuse lorsque, parvenus dans l'après-midi du 19 août, trois heures avant l'étale de haute mer, à l'extrémité de la presqu'île, nous y vîmes rassemblée une foule considérable d'Echassiers de rivage et de Larides. Le flot de grande marée qui commençait de recouvrir les hauts-fonds de la baie de l'Aiguillon et de l'estuaire du Lay en chassait peu à peu les oiseaux. En bandes mêlées ils affluaient vers la Pointe et se massaient bec au vent sur la vaste grève qui s'arrondit vers l'est, au bord du Pertuis Breton. Quelques hautes silhouettes blanches qui, déformées par le mirage, semblaient dominer de beaucoup la multitude de Goélands, s'imposèrent aussitôt à notre attention. Comme nous tentions de nous en approcher à couvert de la dune, les Goélands de loin s'enfuirent et les grands oiseaux, cédant à la panique, s'élevèrent à leur tour, puis vinrent nous survoler.

C'étaient des Spatules blanches : quatre jeunes, bien déterminables aux pointes noires de leurs ailes, et trois adultes. L'un de ceux-ci se remarquait tant par sa taille, sensiblement inférieure à celle des autres, que par le fait qu'une de ses pattes, blessée sans doute, était à demi fléchie au vol. Ce caractère devait, plus tard, nous permettre de supposer qu'un autre groupe de Spatules avait fait escale dans la réserve, puisque le 25 août, quand nous y retournâmes, sur les cinq individus que nous y vîmes, dont trois adultes encore, aucun ne le présentait.

Bien que des Spatules aient été observées plus tôt encore

sur l'Atlantique (*L'Ois. et Rev. franç. Orn.*, 1953, p. 240), l'époque nous parut assez précoce pour une migration automnale.

Mais nous fûmes étonnés de l'extrême abondance des Pluviers argentés. Il est rare que ces oiseaux apparaissent en nombre sur les côtes bretonnes avant le 15 septembre. Alors qu'à cette date ils ne montrent plus trace de leur plumage de noces, beaucoup de ceux que nous voyions là n'avaient pas encore mué. De même remarquait-on, chez les Barges rousses, les Bécasseaux variables et les innombrables Maubèches, tous les stades de coloration, depuis la livrée nuptiale parfaite jusqu'au plumage d'hiver. Ces différences d'aspect, jointes au fait que les oiseaux évoluaient en formations immenses et presque toujours hétérogènes, embarrassaient l'observateur et, gêné encore par l'effet d'une réverbération très vive, il hésitait parfois à reconnaître des espèces qui, en d'autres circonstances lui eussent été aussitôt familières.

Certaines évidemment ne souffraient pas la moindre confusion, ainsi des Huîtriers, des Courlis cendrés, des Barges à queue noire, qui tous étaient légion. Mais il était plus malaisé d'identifier formellement au vol — et dès lors de noter leur abondance respective — les Chevaliers gambettes et aboyeurs, par exemple, ou les Gravelots (*Charadrius hiaticula* et *Charadrius alexandrinus*), lorsque les accompagnaient encore d'autres oiseaux de taille sensiblement voisine : Bécasseaux Maubèches variables, Sanderlings et Pluviers argentés.

Si, parmi les nuées turbulentes de Sternes caugeks et Pierre-Garin, nous pûmes déceler la présence de *Sterna Dougalli*, ce ne fut qu'à la seule audition de son cri. Quant aux Sternes à front blanc, peu nombreuses, elles se tenaient assidûment à pleine mer sur ces langues de sable qui les voyaient nicher autrefois.

Seuls les Chevaliers guignettes demeuraient à l'écart des autres limicoles. Ils fréquentaient surtout les profondes découpures tracées dans les zones marécageuses par les eaux d'écoulement. Là où se rencontraient également les Anatidés, Colverts et Sarcelles d'été. A marée basse on pouvait voir ces derniers dormir en troupes compactes sur la vase, à l'entrée des étiers. Les Colverts étaient plusieurs centaines. Sans doute quittaient-ils de nuit la Réserve, pour se répandre dans le Marais Poitevin où, avec l'eau douce, ils trouvent une nourriture que la végétation halophile des lais de mer ne saurait leur fournir.

Ce milieu particulier convient bien, par contre, à quelques

Passereaux. Nous y trouvâmes la Gorge bleue et la Phragmite aquatique. Le Pipit rousseline, l'Alouette calandrelle et le Traquet motteux hantaient plutôt les dunes herbeuses au voisinage de la mer. La forêt domaniale retenait de très nombreux Gobe-mouches gris et des Pouillots de Bonelli. Elle servait encore de gîte nocturne aux Hérons cendrés et aux Spatules, comme nous pûmes nous en rendre compte alors qu'au soir tombant nous la traversions. Les Spatules se détachèrent de la cime des arbres, toutes blanches, et bientôt furent environnées de Hérons. Ils étaient une trentaine ; leurs cris dolents et rauques s'accompagnaient dans le lointain de l'appel flûté de *Tringa nebularia*.

Le 20 août, au lever du jour, nous suivîmes à nouveau l'arc désolé de la grève occidentale. Le reflux commençait. A mesure que nous approchions de la pointe, les oiseaux, plus nombreux, s'enlevaient devant nous pour se reposer à distance sur le glacis mouillé des sables. C'étaient pour la plupart des Huîtriers et des Courlis corlieux. Des Tournepierres s'affairaient à retourner les moules agglutinées aux laisses de haute mer ; ils n'auraient pu déplacer sur l'étendue aréneuse d'autres matériaux que ces coquillages, pour découvrir la faune invertébrée qui leur convient.

Un chœur de notes aigues nous parvenait de plus en plus net, entre les sourdes détonations des vagues. Nous y prêtions l'oreille : les oiseaux devaient être massés sur l'arrondi de la plage où la veille, à marée montante, ils s'étaient déjà rassemblés. Nous coupâmes à travers les lettes. Des Oedicnèmes s'enfuirent à notre approche.

Par instants, une nuée frémissante s'élevait au-dessus de la dune et retombait en s'éclaircissant. Nous gagnâmes une touffe de tamaris ; entre les rameaux, nous pouvions, en nous dressant, contempler tout à loisir et dans son ensemble la foule des oiseaux posés. Toutes les espèces limicoles que nous avions reconnues la veille s'y trouvaient mêlées. On y voyait encore, au bord du flot, des Sternes, en légions criardes, et par delà, sur la mer, une nappe mouvante de Goélands et de Mouettes.

Il nous avait été donné d'observer, en certains points réputés du littoral français, lors des passages d'automne, de grandes concentrations d'oiseaux de rivage, mais jamais encore d'en voir en tel nombre sur un espace aussi limité.



Refuge de la Pointe d'Arçay

(*En haut*) vol de Colverts (au loin, la Dive)
(*En bas*) marécages de la Pointe d'Arçay



Refuge de la Pointe d'Arçay

(*En haut*) vol de Maubèches et de Pluviers argentés
(*En bas*) vol de Larides et d'Huîtriers

Des Courlis donnèrent l'alarme. Tous les cous se tendirent. Les Maubèches se détachèrent d'abord de la multitude comme d'énormes essaims, entraînant dans leur fuite les Pluviers argentés.

Puis les Barges s'envolèrent, pressées de se regrouper sur les vasières que le jusant découvrait à l'embouchure du Lay. En vagues homogènes elles se succédèrent au-dessus de nos têtes et nous nous attachâmes à les dénombrer. Aucun des onze vols de ces oiseaux qui passèrent ne comportait moins de 300 individus, et comme plusieurs en comptaient bien davantage, nous ne pensons pas trop dire en évaluant leur nombre à 5 000, d'autant plus qu'à notre arrivée quelques bandes occupaient déjà les bords du Lay et que, non plus, nous ne pûmes tenir compte de celles qui doublèrent la langue méridionale de la presqu'île au lieu de la traverser. Les Barges rousses ne constituaient guère plus du tiers de cet effectif, où dominaient les Barges à queue noire.

Il y avait environ 3 000 Huîtriers. Nous étions parvenus à les recenser la veille, lorsqu'à pleine mer, répartis en deux troupes d'égale importance, ils avaient stationné simultanément, les uns à l'extrême pointe d'Arçay, vers le sud, les autres sur la flèche de sable qui, se détachant vers l'est, pénètre assez avant dans l'estuaire du Lay. Très unis, moins remuants, ils étaient aussi curieusement beaucoup plus confiants que les autres limicoles. Nous avions noté que quelques sujets présentaient, avec tous les caractères d'adulte, bec orangé, pattes rose corail, manteau noir uniforme, le demi-collier blanc très net sur la gorge. Vu l'époque, on est porté à croire que cette marque est constante chez certains individus.

Les Pluviers argentés étaient de même abondamment représentés, plusieurs milliers sans doute, mais nous ne pûmes déterminer précisément leur nombre, car ils restaient étroitement mélangés à d'autres espèces et se montraient au surplus très craintifs.

Des Maubèches, nous dirons seulement qu'ils étaient manifestement plus nombreux que les Barges. Il fut tout aussi malaisé d'apprécier l'effectif des autres espèces de Charadriidés en présence : Courlis cendrés, Corlieux, Chevaliers gambettes et aboyeurs, Bécasseaux variables, Sanderlings, Grands Gravelots et Gravelots à collier interrompu. Chacune de ces espèces, à l'exception de la dernière, était très largement représentée et il est vraisemblable que leurs diverses popula-

tions réunies aient égalé numériquement celle des Barges. Si nous faisons état de ces estimations et les additionnons, le chiffre obtenu pour l'ensemble des Limicoles ne peut être inférieur à 20 000. Chiffre très approximatif sans doute. Mais par ce calcul nous prétendons moins établir un recensement que traduire une densité.

Nous aurions admis qu'il n'y eût rien d'exceptionnel à ce qu'une baie aussi vaste et aussi favorable que celle de l'Aiguillon retînt à la fin du mois d'août une population de cette importance, si des régions non moins propices, et toutes étagées sur la même voie de migration, nous avaient offert dans le même temps l'exemple de pareilles concentrations. Or, à cette époque — et pas même en septembre, d'ailleurs — ni le golfe du Morbihan, ni l'estuaire de la Loire, ni la baie de Bourgneuf ne présentaient une abondance ni une diversité d'oiseaux comparables — il s'en fallut bien — à celles que nous vîmes à la pointe d'Arçay. On peut en conclure que la Réserve exerce une influence très marquée sur la densité et le périodisme des passages en baie de l'Aiguillon.

D'autre part nous tenons à relater une observation qui révèle d'une manière assez heureuse que le refuge de la pointe d'Arçay est une escale reconnue et appréciée des migrateurs sur la route atlantique. Dans la matinée du 23 août, en moins d'une heure, nous avions assisté en baie de Bourgneuf à un passage d'Avocettes en trois vols successifs dont le plus important comptait une soixantaine d'individus ; ils volaient à fleur d'eau vers le sud. Avec de puissantes jumelles nous pûmes les voir franchir le Gois, puis s'élever au-dessus des terres vers La Barre de Monts. Il nous parut intéressant de savoir si les oiseaux feraient halte à la pointe d'Arçay, et le surlendemain nous nous y rendîmes. Les marées avaient beaucoup perdu ; à 5 heures du soir, le flot était loin encore. Aussi la plupart des Charadriides étaient-ils dispersés sur les vasières du Lay et de l'Aiguillon. Seuls demeuraient alors dans les limites immédiates de la Réserve les Anatidés (600 Colverts), les Hérons, les Spatules et nombre d'Huîtriers aussi, qui sont toujours à même de prélever leur nourriture sur les cordons de moules déposés par le flot. On voyait également, sur la rive du Lay, une centaine d'Avocettes, fouettant l'eau de leur bec retroussé. Leur présence n'aurait pu nous échapper lors de nos précédentes visites. Il est donc fort probable qu'il s'agissait des oiseaux dont nous avions observé le passage deux jours avant à plus de 100 kilomètres au nord.

NOTES ET FAITS DIVERS

L'alimentation des jeunes Cigognes blanches au nid. Rôle des Insectes

Au cours de la mission qui m'a été confiée par le Gouverneur Général de l'Algérie, M. Jacques Soustelle, pour accompagner en juin 1955 les naturalistes suisses qui avaient obtenu de capturer, sous ma direction, quelques jeunes Cigognes au nid en vue d'un essai d'acclimatement en Suisse, j'ai pu revoir les trois stations de Mirabeau (Alger), Relizane (Oran) et Bordj bou Arreridj (Constantine) qui depuis 1935, me servent chaque année au baguage des jeunes Cigognes.

C'est au cours de cette inspection qu'il m'a été donné de recueillir à Relizane un certain nombre de pelotes de régurgitation des jeunes Cigognes et quelques carapaces vides de coléoptères, ainsi que quelques coquilles vides de mollusques. Les mollusques sont des escargots très communs en Algérie (*Helix* [illegible]) et les coléoptères des *Pimelia*. Grâce à l'obligeance de M. Lepigre, Directeur de l'Insectarium du Jardin d'Essai d'Alger, les régurgitations ont fait l'objet des recherches de M. Laporte, entomologiste attaché à l'Insectarium. On sait que les jeunes Cigognes, quelques heures après l'absorption des proies dégorgées dans leur bec par les parents, rejettent les parties chitineuses des insectes absorbés agglutinées en un magma cohérent. Ces pelotes ont en général 6 à 8 centimètres de long sur 4 de large et ont une forme oblongue. Leur surface présente des fragments d'élytres d'insectes divers, en général de coléoptères.

Quatre pelotes de régurgitation avaient été soumises à l'examen de M. Laporte et voici le résultat de ses recherches :

1° RÉGURGITATION :

Nombreux Orthoptères (probablement Criquet pèlerin). Pièces subsistant : 95 mandibules, soit 48 individus au minimum.

En outre pièces diverses d'*Anoxia emarginata* (Scarabeidés) : 15 individus minimum.

2e RÉGURGITATION :

Scorpio maurus. Pièces subsistant : pinces. Nombre d'individus ingérés, minimum : 4.

Carterus tricuspidatus F. (Col. Carabidae). Pièces subsistant : 2 têtes de mâles, 1 de femelle, 3 pronotums. Donc 3 individus au moins.

Acinopus gutturosus Buqu. (Carabidae). 1 individu au moins.

3e RÉGURGITATION :

Asida sp. ? (Col. Tenebrionidae) : 1 abdomen, 1 tête, donc 1 individu.

Sepidium voisin de *barbarum* (Col. Tenebrionidae) : 1 abdomens et 3 pronotums. Donc 4 individus au moins.

Scaurus voisin de *dubius* (Col. Tenebrionidae) : 1 abdomen. 1 individu au moins.

Timarcha voisin de *rugosa-generosa* (Col. Chrysomelidae) : 1 élytre. 1 individu au moins.

Julodis onopordi (Col. Buprestidae) : 3 têtes, débris d'élytres et pattes. 3 individus au moins.

Aethiessa sp. ? (Col. Scarabaeidae-Cétoines) : 3 têtes. 3 individus au moins.

Pimelia voisin de *valida* (Col. Tenebrionidae) : 1 tête. 1 individu au moins.

Scorpio maurus : 1 pince. 1 individu au moins.

4e RÉGURGITATION :

Représente un mélange des genres et espèces cités ci-dessus, appartenant aux Carabiques, Scarabaeidés et Ténébrionidés. En outre quelques débris de Buprestides et Hyménoptères de petite taille, très altérés indéterminables (Fourmis peut-être pour les Hyménoptères). »

Je ne saurais trop remercier mon ami, M. Lepigre, et M. Laporte de leur aimable collaboration à mes recherches.

J'ajoute que les carapaces de *Pimelia* recueillies, ainsi que les coquilles d'escargots, sur une terrasse de maison située en plein

centre de Relizane et où se trouvaient cinq à six nids, étaient excessivement nombreuses. Il est également certain que parmi les sauterelles ingérées en nombre considérable aussi bien par les adultes que par les jeunes, figurent les deux espèces grégaires nord africaines *Schistocerca gregaria* Forsk. et *Dociostaurus maroccanus* L.

En résumé la nourriture des jeunes Cigognes en Afrique du Nord est essentiellement composée d'insectes pendant les premières semaines de leur existence. Ce n'est que quand ils ont acquis une certaine croissance et qu'ils commencent à s'alimenter directement des proies qui leur sont apportées et déposées par les parents au fond du nid, que la nourriture qui leur est offerte se compose alors, en plus des insectes, de vertébrés grenouilles (*Rana esculenta* L., *Discoglossus pictus* Otth.), Lézards, Serpents, poissons de rivière et surtout des Gambuses (*Gambusia affinis* qui ont été introduites par l'Institut Pasteur d'Algérie pour la destruction des larves de moustiques. Enfin quelques micromammifères sont également apportés en pâture aux jeunes Cigognes. Ces proies sont ou non régurgitées par les adultes, après avoir subi plus ou moins l'action des sucs gastriques.

En résumé, comme chez la majorité des oiseaux, la nourriture des jeunes Cigognes est essentiellement composée d'insectes, de leurs larves et de vers de terre Nous avons dit plus haut le rôle des sauterelles migratrices dans l'alimentation de la Cigogne au cours des années d'invasion en Afrique du Nord de ces insectes Au cours de leur migration vers le Centre-Afrique et l'Afrique du Sud, les Cigognes retrouvent les diverses espèces d'Orthoptères migrateurs et en suivent les bandes, comme c'est le cas dans la partie sud du Congo belge (VERHEYEN).

Tel est le rôle important que joue la Cigogne blanche dans l'équilibre biologique de la nature.

G. BOUET

Sur l'écologie de l'Oedicneme en Côte-d'Or

Depuis plusieurs années j'étudie la reproduction de l'Oedicnème (*Burhinus oedicnemus*) sur les plateaux à l'ouest et au nord de Dijon.

Je voudrais de mes notes tirer aujourd'hui certains faits qui permettent de préciser un point de l'écologie de cette espèce en Côte-d'Or : elle y choisit pour s'y reproduire un biotope bien particulier, le « Sombre » ; en effet, les seize nids dont je peux faire état étaient tous sur des Sombres ou d'anciens Sombres. Grâce aux explications aimablement fournies par M. Breton, qui consacre actuellement une thèse de Doctorat ès Sciences à la phytosociologie de notre région, nous allons essayer de définir ce qu'est ce biotope : non pas une association naturelle, mais un mode de culture.

En effet, sur nos plateaux calcaires arides, les cultivateurs employaient de tradition, et emploient encore en partie, un mode d'assolement triennal qui puisse ne pas épuiser ces terres pauvres en faisant se succéder d'année en année le blé, l'avoine ou l'orge, le « Sombre ». Ce dernier terme ne désigne pas une culture proprement dite, mais un mode de traitement du sol consistant à labourer un champ à plusieurs reprises en y incorporant parfois du fumier, mais sans y rien semer pendant une année entière pour laisser la terre au repos ; on voit alors sur le sol rougeâtre parsemé d'innombrables cailloux, croître spontanément des plantes sauvages que le prochain labour enfouira bientôt.

Ces plantes sont toujours assez espacées, elles appartiennent aux espèces diverses groupées sous le terme de « Parasites des cultures » ; leur grande variété qualitative et quantitative dépend de la nature du sol, de la météorologie et du degré de perfection de la culture préalable (c'est ainsi qu'elles sont beaucoup plus nombreuses sur un Sombre succédant à une culture mal tenue). Il s'agit de toute façon d'un milieu végétal très instable, et si par hasard le paysan qui a « sombré » un champ renonce à l'ensemencer et l'abandonne, on voit la végétation y évoluer progressivement en dix à vingt ans vers la friche à Brome érigé, milieu végétal assez stable et caractéristique que les botanistes appellent « Xerobrometum » et qui a été bien étudié dans la thèse de M. Hagenne ; cette évolution du Sombre abandonné se superpose d'ailleurs à celle des autres champs cultivés que les paysans renoncent à exploiter et qui viennent eux aussi, de plus en plus nombreux, grossir sur nos plateaux pauvres l'étendue de ce qu'on nomme vulgairement les friches à grande herbe.

Ceci posé, voici le résumé de mes notes écologiques sur l'Œdicnème : on peut le voir temporairement sur des friches

ou des cultures, mais les 16 nids dont j'ai eu connaissance étaient tous sur des Sombres ou d'anciens Sombres. A savoir :

9 nids sur des Sombres de l'année ;
1 nid sur un Sombre abandonné depuis 1 an ;
1 nid » » » » 2 ans ;
5 nids » » » » plusieurs années.

Ces cinq derniers provenaient probablement du même couple et en tous cas de la même ♀ : ils étaient tous sur le même champ, fréquenté depuis trois ans, à ma connaissance, et sans doute avant déjà. Ce champ est un Sombre abandonné depuis cinq ans environ et qui montre un des stades évolutifs vers le Xerobrometum. Examiné en septembre 1955 avec M. Bruyos, il nous montrait dans la zone des nids : des plages de Thym serpolet, supplanté par endroits par des zones de Piloselle (*Hieracium pilosella*) dont le centre finalement dénudé laisse place aux premières touffes de la plante ultime : le Brome érigé. Ces associations réalisent un couvert très bas et laissent encore à nu des parcelles de sol pierreux ; il serait intéressant de noter à quel stade d'évolution vers le Xerobrometum l'oiseau renoncera à nicher, devant un couvert trop dense et trop haut. Voici donc les faits : en Côte-d'Or, l'Oedicnème choisit pour établir son nid un faciès artificiel, le Sombre, ou divers stades de son évolution. Ces données sont assez faciles à interpréter : *Burhinus oedicnemus* est en effet une espèce adaptée aux régions steppiques et subdésertiques du sud de la région paléarctique et d'une partie de la région orientale. M. Heim de Balsac (1936) a bien précisé l'écologie de la sous-espèce *Saharae* en Afrique du Nord : les steppes du Tell et des Hauts Plateaux, et dans le nord du Sahara les seuls biotopes à sol consistant où se trouve une végétation constante quoique clairsemée.

Dans la zone moyenne de l'Europe tempérée — et singulièrement en France — où remonte la sous-espèce *oedicnemus*, il existe peu de biotopes *naturels* lui convenant : certains sols sableux, comme les dunes maritimes et certaines parties sèches de la Camargue, les sols de galets accumulés, comme certains terrains de la vallée de la Loire ou la Crau. Ailleurs, dans notre pays, où l'espèce se rencontre un peu partout, elle dépend de biotopes très artificiels où le sol est temporairement dénudé par la culture et se couvrirait, faute de travail humain

répété, d'une végétation herbeuse puis ultérieurement forestière, qui ne lui convient pas.

Certaines conséquences découlent des faits que nous avons établis sur l'écologie de l'Oedicnème en Côte d'Or :

1. — Dans le passé son installation dans nos régions n'a pu se faire que postérieurement à l'instauration d'un mode de culture qui propose chaque année une certaine étendue de « Sombres ». Dans son *Histoire de la Campagne française* R. Roupnel fait remonter au néolithique la pratique de l'assolement triennal tel que nous l'avons décrit ; il est logique de penser que c'est de cette époque que date l'extension sur les plaines et les plateaux français de cette espèce qui ne trouvait guère auparavant que dans la région méditerranéenne les biotopes steppiques lui convenant.

2. — Dans le présent, l'Oedicnème, qui est redevable au cultivateur du terrain lui permettant de nicher, paie très souvent cette faveur du sacrifice de ses œufs. Il est en effet habituel de faire un labour des Sombres dans le courant de mai et une très grande partie des pontes est alors détruite. Les premiers nids qui attirèrent mon attention sur ce genre de biotope me furent signalés par des amis cultivateurs qui avaient vu les œufs au moment où le pied du cheval ou le soc de la charrue allait les briser. Mais ils m'ont raconté d'autres instances où le nid repéré trop tard a été détruit.

Ces faits rendent compte, au moins en partie, de la prolongation de la saison de ponte, et des œufs trouvés jusqu'en août ; nous pensons revenir sur le sujet ultérieurement, quand nous aurons davantage de documents.

3. — Dans l'avenir, il est à craindre que la reproduction de l'Oedicnème tende à disparaître de notre région ; en effet, l'ancienne pratique de « Sombrer » les champs est de plus en plus abandonnée, soit que l'usage des engrais la rende inutile, soit que la pauvreté du sol n'en fasse abandonner toute exploitation ; nous avons décrit l'extension de la friche à Brome érigé, où le Courlis de terre ne niche pas. Cette extension n'est que partiellement compensée par la plantation de « Pins noirs ». Nous pensons donc pouvoir corriger les conclusions de M. de Vogüé (1948) qui écrivait : « Sur le plateau, les friches nues qui tendaient à s'accroître sont maintenant en régression par suite de la diminution considérable de l'éle-

vage du mouton. En conséquence *Burhinus oedicnemus* est devenu beaucoup moins commun. » Plus que l'abandon de l'oviculture, c'est celle de la pratique du « Sombre » qui menace notre oiseau strictement attaché à ce vieux mode d'assolement comme nous pensons l'avoir prouvé.

OUVRAGES CITÉS

Breton. — Recherches phytosociologiques dans la région de Dijon Thèse, Dijon, 1952

Hal[illegible]. — Recherches écologiques sur quelques groupements végétaux des environs de Dijon. Thèse, Paris, 1937.

Heim de Balsac. — Biogéographie des Oiseaux et Mammifères d'Afrique du Nord. Paris, 1936.

Roupnel, G. — Histoire de la Campagne française. Saverne, 1955

Vogüé, G. de. — Inventaire des oiseaux de la Côte-d'Or. Dijon, 1948 (p. 9)

C. Ferry.

Addition à l'avifaune de l'île Amsterdam

En 1953 (Paulian, 1953, p. 140) je publiais ma première liste d'oiseaux de l'île Amsterdam (océan Indien) et je discutais de la présence ou de l'occurrence possible d'autres espèces, en particulier de Procellariiformes et de Charadriiformes. Plus récemment nous signalions, Chr. Jouanin et moi-même (1954, p. 136), la capture de deux *Tringa nebularia* (Gunn.) à l'île Amsterdam et d'un *Tringa nebularia* aux îles Kerguelen. Nous parlions également d'un petit Charadriiforme indéterminé qui avait été observé à l'île Amsterdam en 1952.

Tout récemment j'ai reçu une petite collection d'oiseaux faite à l'île Amsterdam par le Docteur Vétérinaire Nicolas en décembre 1953. Dans cette collection figurent deux peaux, dont l'une très abîmée, de *Tringa nebularia*, tués respectivement les 1er et 12 décembre 1953. Ces deux nouvelles captures viennent confirmer ce que nous écrivions il y a peu de temps.

Mais la peau la plus intéressante — quoique très abîmée — de cette petite collection est la dépouille d'un *Tringa hypoleucos* L. tué le 12 décembre 1953. C'est à ma connaissance la première fois que cette espèce est capturée à l'île Amsterdam.

Il est intéressant de noter à ce sujet que ce nicheur paléarctique est un migrateur régulier dans l'hémisphère austral, signalé en Afrique du Sud (Broekhuysen, 1955, p. 107) et en Australie (Whitlock, 1939, p. 440) d'août à avril. Rand (1936, p. 349) le donne comme commun à Madagascar de la mi-août à la mi-mars, Berlioz (1946, p. 35) comme hivernant régulier à la Réunion, Rountree, Guérin, Pelte et Vinson (1952, p. 177) comme migrateur estival commun à l'île Maurice.

Il est fort probable que l'on découvrira dans les années à venir que les autres Charadriiformes venant hiverner à Madagascar et aux Mascareignes atteignent de temps à autre l'île Amsterdam.

Outre ces deux Charadriiformes, la petite collection du Dr Nicolas comprend les quelques espèces suivantes : *Daption capense* (L.), dont l'occurrence à l'île Amsterdam est tout à fait normale ; *Procellaria aequinoctialis* L. que j'ai signalé comme nidificateur probable (Paulian, 1953, p. 168) et *Sterna vittata tristanensis* Murphy, qui niche communément à l'île Amsterdam.

OUVRAGES CITÉS

Berlioz, J. (1946). — Oiseaux de La Réunion. Faune de l'Empire Français, vol. 4. Paris.

Broekhuysen, G. J. (1955). — Occurrence and movement of Migratory Species in Rhodesia and Southern Africa during the period 1950-53. *Ostrich*, vol. 26, pp. 99-114.

Jouanin, C. et Paulian, P. (1954). — Migrateurs continentaux dans les îles Nouvelle-Amsterdam et Kerguelen. *Ois. et Rev. fr. Orn.* (n. s.), vol. 24, pp. 136-142.

Paulian, P. (1953). — Pinnipèdes, Cétacés, Oiseaux des îles Kerguelen et Amsterdam. *Mém. Inst. Sc. Madagascar* (A.), vol. 8, pp. 111-234.

Rand, A. L. (1936). — The Distribution and Habits of Madagascar Birds. *Bull. Amer. Mus. Nat. Hist.*, vol. 72, pp. 143-499.

Rountree, F. R. G., Guérin, R., Pelte, S., et Vinson, J. (1952). — Catalogue of the Birds of Mauritius. *Mauritius Inst. Bull.*, vol. 3, pp. 155-217.

Whitlock, F. L. (1939). — Field identification of Waders. *Emu*, vol. 38, pp. 438-442.

Patrice Paulian.

Quelques notes complémentaires sur la reproduction de l'Outarde canepétière, *Otis tetrax.*

Comme suite à ma note concernant cette espèce (*L'Ois. et la R.F.O.*, 1955, p. 144) je puis ajouter aujourd'hui que pendant la période de reproduction 1955, le nombre des Canepétières nichant sur ces mêmes emplacements a subi une très sensible augmentation, que l'on peut évaluer à trois fois au moins l'effectif de 1954.

Sur un certain point de la plaine, j'ai pu à plusieurs reprises, au début de juin, entendre simultanément le chant de quatre et cinq mâles sur un espace de moins de 1 kilomètre carré, là où il n'y en avait eu qu'un ou deux pendant plusieurs années antérieures. De plus, j'ai constaté la présence de plusieurs Canepétières cantonnées toujours à la même époque et non loin de cet emplacement qui n'avait pas été habité par cet intéressant échassier depuis 1920.

Il m'est agréable d'enregistrer, pour une fois, une notable augmentation des représentants d'une espèce utile, grande destructrice d'Orthoptères et de Coléoptères nuisibles aux récoltes, y compris le doryphore.

Cependant les moyens mécaniques mis à la disposition des agriculteurs sont de plus en plus néfastes à la reproduction de tous les oiseaux nichant à terre dans les cultures. Les Canepétières ne sont pas épargnées. Leur population s'en trouve réduite alors qu'autrement elle pourrait connaître à nouveau l'importance qu'elle avait autrefois. Le dernier cas qui m'a été signalé est celui d'une femelle déchiquetée sur son nid renfermant quatre œufs, dont un seul est resté intact.

Comme je l'ai écrit, le nombre de cinq œufs pour une ponte n'avait pas été porté jusqu'alors à ma connaissance. Or cette année ce chiffre a été relevé, malheureusement trois œufs furent écrasés par la roue de la faucheuse.

Le 26 août 1955, lors de la troisième coupe d'une grande pièce de luzerne, deux poussins éclos de la veille et issus d'une ponte de remplacement furent trouvés. L'un était d'une coloration plus jaunâtre que l'autre plus gris.

Une femelle adulte, très certainement la mère des deux poussins, survolait avec insistance les parages à courte distance du faucheur. Celui-ci avait reporté les deux jeunes dans

la partie du champ qui ne devait pas être fauchée mais lorsque j'en fus prévenu et que je m'y rendis le lendemain je n'ai pu les retrouver, pas plus que la femelle. A peu de distance de là, dans le même champ, une jeune Canepétière de l'année à peine grosse comme une Perdrix, eut la tête et une aile coupées par la lame de la faucheuse.

Cela [illegible] ne résulte d'ailleurs que des observations faites sur une petite portion d'un vaste territoire qui souffre partout de méfaits identiques. Malgré cela on constate un accroissement de la population ces dernières années.

André LABITTE.

Capture d'une Chettusie sociable en Vendée

Le 14 novembre 1955 un chasseur de Saint Hilaire de Riez a tué, sur la côte vendéenne, une Chettusie sociable (*Chettusia gregaria*) qui se trouvait dans une bande de Vanneaux huppés.

Cet oiseau a été vendu à un marchand de gibier et m'est parvenu en excellent état. Je l'ai préparé pour ma collection. C'est une femelle en plumage de jeune. Elle était très grasse et en très beau plumage.

A. INGRAND.

Quelques observations dans le Toulousain

Depuis quelques années nous recevons, de fin mars à avril la visite régulière de *Merops apiaster*.

D'ordinaire les captures se font dans un même temps et dans diverses parties de la région. Il s'agirait dans ce cas d'une migration assez importante.

Egretta garzetta (L.) se montre de plus en plus nombreux et les sujets restent tout l'été, mais je n'ai pu encore trouver des lieux de nidification.

Je crois que nous devons attribuer ces faits à la protection que trouvent enfin nos oiseaux en Camargue, quoique éloignée de plus de 300 kilomètres.

Par contre, on doit hélas inscrire la raréfaction de *Ardea cinerea* (L.) remplacé par *A. purpurea* (L.)

L'an dernier, nous avons encore recherché sans succès les

colonies de *Nycticorax nycticorax* (L.). De 1949 à 1952 cette espèce comptait de nombreux centres de nidification dans la partie observée depuis le confluent du Tarn avec la Garonne, en remontant cette dernière jusqu'à Muret. Chez moi j'ai pu étudier alors une colonie de cent soixante-dix nids environ. Toutefois quelques couples doivent se reproduire encore dans la région, puisqu'à partir de juillet nous voyons des jeunes.

Sitta europaea (L.), inconnue en plaine avant 1914 devient de plus en plus courante.

Pendant les froids survenus fin février début mars 1955, une bande de deux cents à deux cent cinquante sujets de *Spinus spinus* (L.) a fréquenté notre jardin botanique. Actuellement il en reste encore une cinquantaine. Je ne l'avais jamais rencontré en aussi grand nombre en ville.

J. Estanove.

La Fauvette pitchou à l'île d'Ouessant

Le 20 septembre 1955, j'ai eu la bonne fortune d'observer deux Fauvettes Pitchou *Sylvia undata* dans les champs d'ajoncs (*Ulex europaeus*) de la pointe de Feunten Veulen (pointe sud de la baie de Lampaul) et j'ai pu, le 23 septembre, faire profiter de cette observation, exactement aux mêmes endroits, MM. André Labitte, Etchecopar, Dorst et Ben qui avaient bien voulu m'accompagner.

Les champs d'ajonc où j'ai observé cette Fauvette occupent l'épine dorsale de la pointe sur une longueur de 1 000 mètres environ et une largeur de 200-300 mètres et offrent cette particularité d'être découpés en petits carrés par des murs de pierres sèches de 1 m. 30 environ de haut, qui coupent le vent de mer et à l'abri desquels peut se développer une végétation très serrée et épineuse

L'après-midi était magnifique, sans un souffle de vent : c'était encore la canicule d'août. Ce fut un petit babil liquide qui m'alerta, aussitôt suivi d'une [illegible] de deux oiseaux dont l'un, en un éclair, me parut être un Troglodyte (*T. troglodytes*), qui signala d'ailleurs, quelques secondes après, son identité par un « tic, tic, tic » nerveux. Peu après, un petit oiseau d'aspect général très sombre, avec une longue queue relevée, apparut au sommet d'une tige d'ajonc, silhouette

caractéristique qui ne peut prêter à confusion même lors d'une première rencontre. De quelques coups d'aile saccadés et de mouvements de queue « en balanciers », hésitant comme s'il cherchait un lieu d'atterrissage, l'oiseau plongea dans le fourré. Il réapparut ensuite sur le bord d'un roncier, picora quelques baies, et j'eus tout le loisir pour l'examiner.

La poitrine, la gorge, le ventre étaient gris fumé uniforme, assez clair ; le dos, la queue, gris ardoise foncé. Je pus à ce moment prendre au « télé » une photo probante.

Le deuxième individu observé, en fin d'après midi, vers le lieu dit Ar Godec, était également en compagnie d'un Troglodyte, sur des rameaux secs en bordure d'un champ d'ajoncs. Il avait la poitrine légèrement mais nettement lie de vin, s'estompant vers la gorge d'un gris blanc sale ; le dos et la queue étaient très foncés.

Le cri d'alarme noté le 23 septembre m'a donné une impression très différente des fauvettes habituelles. C'était un « tué, tüé, tüé » que je trouvais un peu plaintif, sans les notes dures « tra, tra, tra » de la Fauvette grisette.

Cette fauvette ne semble pas avoir été repérée par les différents ornithologues qui ont passé ou séjourné dans l'île. En particulier R. Meinertzhagen ne la mentionne pas dans la liste des espèces rencontrées lors de ses séjours en août 33, avril 35 et mai 47 (*The Ibis* 1948, p. 553), et Michel Hervé Julien m'a dit ne pas la connaître comme sédentaire ou comme migratrice.

Cette absence semblait d'ailleurs anormale, cette fauvette dans sa sous espèce « *armorica* », peuplant toute la Bretagne, les îles anglo-normandes et le sud de l'Angleterre.

St. Kowalski.





Fauvette pitchou
et son biotope à Ouessant

BIBLIOGRAPHIE

BARCLAY-SMITH (Miss Phyllis)

Woodland Birds

(Penguin Books Ltd Harmondsworth, Middlesex England — 31 pp., 16 pl. col. — Prix : Sh. 5,-.)

On connaît la formule commerciale de ces petites plaquettes bien connues sous le nom de : « The King Penguin Books » et qui, sous un très petit format et pour un prix minime, offrent aux lecteurs des séries de planches en couleur soigneusement reproduites et brièvement commentées.

Nous avons déjà parlé dans ces colonnes de « Garden Birds » (1946) « A book of Ducks » (1951), du même auteur, puis dernièrement de « Mountain Birds », de COMBES (v. *L'Ois. et la R.F.O.*, 1953, p. 75), tous de la même série.

Cette fois, Miss BARCLAY-SMITH nous présente 16 planches de Peter SCOTT-PHILARD, dont l'art délicat et quelque peu désuet n'est pas sans charme.

La reproduction est parfois un peu brutale mais reste cependant d'une remarquable qualité pour une édition de ce genre ; le texte nécessairement bref, reste précis et d'agréable lecture.

R.-D. ETCHÉCOPAR

BLANCHET (Alfred)

Les Oiseaux de Tunisie

Mémoires de la Société des Sciences Naturelles de Tunisie, 1955, 84 pp.

La Société des Sciences Naturelles de Tunisie nous a fait parvenir le recueil des notes rassemblées par Alfred BLANCHET, au cours de vingt années de minutieuses observations, dans le but de reviser et de compléter l'ouvrage de WHITAKER, *Birds of Tunisia*.

On peut regretter que cette publication, sortie des presses quelques jours auparavant, soit distribuée après l'*Inventaire des Oiseaux de Tunisie* paru sous la plume de Georges GOUTTENOIRE, dans *Alauda* au début de l'année 1955. Le travail de Gouttenoire, rédigé sous la forme synthétique adoptée par Noël MAYAUD pour son « *Inventaire des Oiseaux de France* », eût logiquement, nous semble-t-il, suivre et non pas précéder l'ouvrage d'Alfred BLANCHET d'une rédaction beaucoup plus analytique, à la mise au point de laquelle M. GOUTTENOIRE, élève et ami de BLANCHET, a pris d'ailleurs lui-même une large part.

En effet, les éditeurs du manuscrit Blanchet ont cru bon, à juste titre (les dernières observations de celui-ci remontant déjà à une dizaine d'années), de prier un spécialiste et des ornithologistes qualifiés en l'occurrence Henri Heim de Balsac, Robert Deleuil, Mme Cantoni et Georges Gouttenoire, de mettre à jour ces notes. Le texte de ces der

mières a été intégralement respecté et reproduit, mais il a été ordonné selon la classification de Mayr et Amadon, tandis que des précisions nouvelles, présentées en italique et signées des initiales de leurs auteurs respectifs, ont été fréquemment ajoutées.

Une importante lacune de la littérature ornithologique, hier encore si déficiente sur le chapitre des oiseaux tunisiens, a donc été largement comblée en 1955. Les chercheurs disposent maintenant de bases modernes pour l'orientation de leurs travaux et il convient de féliciter la Société des Sciences Naturelles de Tunisie de l'activité qu'elle manifeste en faveur des connaissances concernant l'avifaune de ce pays.

P. Engelbach.

Boetticher (H. von)

Albatrosse und andere Sturmvögel

(A. Ziemsen Verlag, Wittenberg Lutherstadt, 1955. — Die neue Brehm Bucherei, nº 163. — 96 pp., 33 fig. — Prix : DM. 3,75)

Le Dr von Boetticher, dont nos lecteurs ont déjà pu apprécier la compétence dans les colonnes de cette revue, vient de résumer dans cet opuscule l'essentiel de ce que l'on connaît sur les Procellariiformes, oiseaux dont le domaine est la haute mer et qui ne viennent à terre que pour s'y reproduire. L'auteur, qui a condensé en quelques pages riches en substance, une documentation importante, envisage successivement les Albatros, les Pétrels, les Pétrels tempête et les Pétrels plongeurs, dont il montre les adaptations à la vie marine. Ce petit ouvrage bien écrit intéressera tous ceux qui se sont posé des questions à propos de ces oiseaux d'une observation souvent si difficile.

(Notons que cet opuscule, comme tous les ouvrages publiés par les éditions Ziemsen, peut être obtenu auprès des représentants en France de cette maison : Librairie Hachette, Dépt. services commerciaux, 25 rue des Cévennes, Paris.)

Jean Dorst.

Creutz (G.)

Vogel am Gebirgsbach

(A. Ziemsen Verlag, Wittenberg Lutherstadt, 1956. — 91 pp., photos et cartes. — Prix : DM 6,50.)

Les torrents de montagne, qu'ils soient bordés de champs de neige ou de prairies alpines selon les saisons, sont d'un grand attrait à de multiples points de vue pour l'ami de la nature. Le naturaliste peut entre autre y observer des oiseaux et en particulier quatre d'entre eux qui ont choisi ce milieu avec une prédilection toute marquée : le Cincle, le Troglodyte, le Martin pêcheur et la Bergeronnette jaune. L'auteur étudie avec soin ces oiseaux sur lesquels il apporte des précisions de tout premier ordre, notamment en ce qui concerne leur alimentation et leur reproduction. Une excellente documentation photographique complète le texte de cet ouvrage que l'auteur, ornithologiste connu pour ses travaux de valeur, a su rendre aussi attrayant qu'instructif.

Jean Dorst.

DOUBININE (M. V.)

Étude parasitologique des Oiseaux

(Ac. des Sciences, Moscou, 1955 — In-8°, 134 pp., 52 fig.) — (*En russe*)

Étude sur la parasitologie interne et externe des Oiseaux, suivie d'une importante bibliographie notamment sur les travaux russes en la matière. Illustration importante et bien faite.

R.-D. ETCHECOPAR.

EBLÉ (Vte J.)

Gibiers d'Europe

Plon, Paris, 1955, 274 pp.)

Impatiemment attendu, le second volume de cet ouvrage ne le cède en rien au premier.

En ce qui concerne plus spécialement l'ornithologie, ce tome apporte une contribution intéressante à la biologie de certaines espèces « de montagne ». Outre l'étude de la Gélinotte des bois, déjà traitée dans le premier, l'auteur passe en revue le Grand Coq de bruyère et le Tétras lyre qui, bien que n'étant pas uniquement « montagnards », se complaisent cependant dans les régions accidentées de l'Europe. Leurs mœurs comme leur chasse y sont traitées avec un souci de précision exempt de ces généralisations regrettables dont nous ont [illegible] [illegible] auteurs. Le Colonel EBLÉ sait et fait discrètement comprendre que les êtres vivants ne se plient pas aux lois rigoureuses de la logique cartésienne : on ne saurait trop l'en féliciter. Ce même souci se fait jour lorsqu'il aborde l'étude des véritables oiseaux de montagne : le Lagopède muet, la Bartavelle et les « autres Perdrix de Montagne » ; parmi ces dernières, il s'étend de façon particulière, et il faut [illegible] sur la Perdrix charrela (*Perdix perdix hispanoliensis* Reichenow) qui se confine à certaines régions des Pyrénées françaises et espagnoles alors que les espèces de plaines sont absentes du Midi de la France et de la péninsule ibérique.

Dans le chapitre intitulé « D'autres rencontres en montagnes », l'auteur donne une description à la fois vivante et concise des différents Aigles et Vautours, du Grand-Duc, des Corvidés, du Pic-Noir, du Bizet, de certains Turdidés, du Cincle, du Bec-Croisé des sapins, de la Nivirolle, de l'Accenteur alpin, du Tichodrome, de l'Hirondelle de rocher et du Martinet alpin ; il est peut-être regrettable qu'il n'y ait pas ajouté la Grive litorne et le Sizerin cabaret ; par contre, il termine en signalant un petit mammifère particulièrement digne de retenir l'attention : le Desman des Pyrénées (*Myogale pyrenaica* Geoffroy).

Ainsi, le Vicomte EBLÉ nous prouve qu'il n'est pas seulement chasseur, mais aussi naturaliste, et ce n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage que d'avoir associé ici des aspirations jugées trop souvent et à tort, comme exclusives les unes des autres. Si les chasseurs ont trop tendance à considérer les « savants de cabinet » comme ignorants des mœurs animales et uniquement [illegible] une taxinomie purement théorique et livresque, les hommes de science par contre veulent souvent ne voir dans les chasseurs que des ignorants sanguinaires mus par une sorte de vanité ou par des considérations tantôt gastronomiques et tantôt mercantiles. Comme membre de la Confrérie de Saint Hubert, je m'élève contre cette façon simpliste de considérer

les chasseurs, qui ont été pour beaucoup dans l'avancement des sciences naturelles, et je souhaite ardemment que la barrière qui sépare encore aujourd'hui les « vrais chasseurs » et les sportifs — et non les « pot shots » — des naturalistes, tombe en France, comme elle est déjà tombée chez les Anglais, les Allemands, les Autrichiens, Suisses, Scandinaves et autres, et je ne puis que féliciter l'auteur d'avoir, avec tant de talent et avec un humour dont il ne se départit jamais, contribué de si aimable façon à cette désirable communion de tous les Humains dans l'Amour de la Nature.

G. OLIVIER.

GORDON (Seton)

The Golden Eagle, King of Birds

(Citadel Press, New-York, N. Y., 1955. — In-8°, 246 pp., 16 pl. photographiques. — Prix à Londres chez Collins : Sh. 16.-.)

M. GORDON a toujours été considéré Outre-Manche comme le grand spécialiste de l'Aigle doré. Vivant à l'île de Skye il consacre chaque année avec sa femme de longues journées à l'étude de cet oiseau et l'on peut dire qu'il connaît individuellement chaque Aigle d'Ecosse.

Mais ce livre n'est pas seulement le récit de ses expéditions, c'est aussi le résumé de toutes les observations qu'il a su recueillir de la part de correspondants bénévoles. Aussi trouvera-t-on au cours de la lecture des renseignements de toute première source et du plus grand intérêt.

L'ouvrage est rehaussé de planches photographiques monochromes. Il est inutile d'en faire l'éloge quand on saura qu'elles sont l'œuvre de noms bien connus tels que : MM. PALMAR, RANKIN, DEMPSTER, avec lesquels l'auteur n'a pas hésité à se mettre en ligne, nous ajouterons avec le plus grand succès.

Une bibliographie d'une centaine d'entrées termine l'ouvrage.

R.-D. ETCHECOPAR.

HENRY (G. M.)

A Guide to the Birds of Ceylon

(Oxford University Press, Amen House, Warwick Square, London E.C.4. 1955. — In-8°, 432 pages, 27 pl. coloriées, 3 pl. monochromes, 124 fig. — Prix : Sh. 42.-.)

Malgré son titre, cet ouvrage est plus et mieux qu'un guide de terrain, tout en restant de taille et de prix raisonnables. La place accordée au texte est suffisamment longue pour permettre à l'auteur de traiter chaque espèce d'une façon moins succincte et moins superficielle.

Ce travail sera d'autant plus utile qu'aucune étude complète et pratique à consulter n'a été publiée sur l'avifaune de Ceylan depuis les trois grands volumes de LEGGE : *A History of the Birds of Ceylon*, parus entre 1878 et 1880, maintenant difficiles à trouver. En effet *Manual of Birds of Ceylon* de W. E. WAIT, paru en 1925 puis réédité en 1931, n'offrait pas les illustrations en couleurs nécessaires à l'identification sur le terrain, et *Coloured plates of the Birds of Ceylon*, publié par le Gouvernement de cet Etat entre 1927 et 1935, cessa de paraître alors qu'il n'y avait que 62 espèces de traitées sur quelque 400.

G. M Henry, à la fois responsable du texte et des planches, nous prouve qu'il est aussi artiste qu'excellent naturaliste et que de plus il connait parfaitement l'avifaune cinghalaise.

Nous ne parlerons pas des planches, qui sont remarquables et fort bien reproduites, car elles ont déjà fait l'objet d'une publication séparée « A picture book of Ceylon Birds », que nous avons analysée i[illegible] même (v. *L'Ois. et la R.F.O.*, 1954, p. 292).

En résumé, c'est un excellent travail digne des meilleures bibliothèques.

R.-D. Etchécopar.

Ivanof, Koslova, Portenko, Tougarinov

[Oiseaux d'U. R. S. S.]

(Tome 2)

(Ac. des Sciences de l'U R.S.S., Ed., Moscou et Leningrad, 1953. — 340 pp., 127 fig.) (*en russe*).

Nous avons reçu il y a quelque temps le second volume de cet ouvrage dont nous avons déjà parlé en 1952 (voir *L'Oiseau et la R.F.O.*, 1952) lors de la parution du premier tome.

Celui-ci traite des Charadriiformes (y compris les Laridés et les Alcidés), des Columbiformes (y compris les Pteroclidés), et des Cuculiformes, Strigiformes, Caprimulgiformes, Coraciiformes, Upupiformes, Piciformes et Micropodiformes.

Même présentation, même excellente illustration de N. W. Kondakov.

R.-D. [illegible]

Kunz (E.)

Die Wildtauben Mitteleuropas

(A. Ziemsen Verlag, Wittenberg Lutherstadt, 1955 — Die neue Brehm Bucherei, nº 166. — 48 pp., 20 fig. — Prix : DM. 3.)

Dans cet opuscule, l'auteur résume les principaux caractères morphologiques et biologiques des Colombidés sauvages d'Europe moyenne : Palombe, Pigeon colombin, Tourterelle et Tourterelle à collier (*Streptopelia decaocto*). Les précisions qu'il donne sur cette dernière espèce, qui a envahi l'Europe moyenne au cours des temps récents sont particulièrement intéressantes. Les caractères permettant sa reconnaissance sur le terrain seront particulièrement [illegible] par ceux qui voudront suivre la progression de cet oiseau dans notre pays.

(Nous signalerons parallèlement une brochure éditée par la Société des chasseurs allemands : *Die Ringeltaube*, par H. [illegible] (*Merkblätter des* [illegible] nº C) qui, elle aussi, apporte des précisions intéressantes sur la biologie de la Palombe.)

Jean Dorst

KOCH (Ludwig)

Memoirs of a Birdman

(Phoenix House Ltd., 1955. — In-8°, 188 pp., 1 pl. coloriée en frontispice, 24 pl. photographiques en noir. — Prix : Sh. 16.-.)

Récit des aventures vécues par l'auteur lorsqu'il poursuivait les oiseaux pour en enregistrer les cris et les chants. On sait avec quel bonheur il a réussi dans son entreprise, il lui restait à nous dire comment il atteint son but.

R.-D. ETCHÉCOPAR

KRAMER (V.)

Habicht und Sperber

(A. Ziemsen Verlag, Wittenberg-Lutherstadt, 1955. — Die neue Brehm Bücherei, nº 158. — 100 pp., [illegible] — Prix : DM 3,[illegible].)

Ce petit livre concerne l'Autour et l'Epervier, et surtout leur biologie qui est étudiée en détail. L'auteur insiste tout particulièrement sur le régime alimentaire, en donnant de nombreux renseignements de grande valeur sur les proies de ces oiseaux et en comparant ses propres résultats à ceux d'autres auteurs. Il insiste sur les mesures de protection dont doivent bénéficier ces Rapaces, qui, en dépit d'une certaine nocivité, ne sont jamais abondants en raison de la grande superficie de leur territoire. Les conclusions de V. KRAMER devraient être méditées par tous ceux qui [illegible] des Rapaces.

Jean DORST

LEGENDRE (M.)

Le Serin des Canaries

(Éditions Boubée et Cie, Paris, 1955. — 180 pp., couverture et 2 pl. en couleurs, 13 photographies et 34 figures. — Prix : 810 fr.)

La domestication du Serin des Canaries a été la première, et peut-être la plus complète, d'une petite espèce d'oiseaux et cela uniquement comme oiseau de cage ornemental. Celle de sa rivale actuelle, la Perruche ondulée, est venue beaucoup plus tard, tandis que le Moineau du Japon (*Munia*), le Diamant Mandarin (*Poephila*), et le Gros-bec (*Padda*), trois Plocéidés, ont encore beaucoup de chemin à faire pour les rattraper.

Comme le dit très justement le Prince Paul Murat dans sa préface : l'élevage du Canari n'est pas seulement un sport agréable, c'est une œuvre utile qui permet de peupler les cages d'oiseaux adaptés à une vie confinée, et de laisser libres les espèces sauvages. Il existe de nombreux traités sur le Serin depuis le XVIIIe siècle, en bien des langues. Mais c'est la première fois qu'un ouvrage complet et bien à jour est mis à la disposition du public.

L'histoire de la domestication de l'espèce sauvage des Canaries que nous brosse l'auteur est particulièrement intéressante et poussée. C'est un récit passionnant.

L'étude des différentes variétés obtenues depuis le XVe siècle dans les divers pays, sélectionnées soit pour la forme, soit pour la couleur, soit pour le chant, est extrêmement instructive. Aucun auteur auparavant n'en avait brossé un tableau aussi complet et aussi clair. L'exposé des méthodes d'élevage, la description des cages, l'indication des nourritures convenables rendront les plus grands services au point de vue pratique.

M. Legendre nous parle ici des hybrides, dont le plus populaire est celui du Serin et du Chardonneret, mais dont il existe un grand nombre d'autres, la plupart au chant agréable, quelques-uns au plumage brillant. Celui du Serin et du Tarin Rouge du Venézuéla, fort beau, a donné naissance par recroisement et sélection aux fameux Serins rouges, si appréciés aujourd'hui. Ils ont été en outre sélectionnés pour le chant, et la meilleure forme obtenue en France est aujourd'hui le Canari Smet.

La liste des hybrides est particulièrement assez longue. Le Serin en effet se croise aisément avec toutes les espèces du groupe des Carduelinés, auquel il appartient. Mais, à mon avis, des hybrides dont le père serait le Ministre, le Bouvreuil noir de Cuba et le Jacarini, oiseaux américains du groupe des Cardinaux, très proches des Tangaras, n'est guère possible.

Les cas cités sont probablement erronés. Si l'on cherche à obtenir un Serin noir, ce n'est pas avec le Bouvreuil de Cuba qu'il faudra essayer, mais bien avec le Tarin noir du Chili et de l'Argentine (*C. atratus*). J'en ai maintes fois vu des hybrides aux Etats-Unis, gros Mulets vert noirâtre, peu jolis mais de couleur foncée.

J. Delacour.

Lippens (Léon)

Les Oiseaux d'eau de Belgique

(E. Vercruysse Vanhove, Saint-André-lez-Bruges, 1954. — In-4°, 302 pages, 24 pl. en couleurs, 9 fig. en noir. — Prix : 285 fr belges)

M. Lippens est un grand chasseur, connu de toute l'élite cynégétique internationale, en même temps qu'un ornithologiste protecteur distingué.

Administrateur des réserves de Belgique, il connait admirablement l'avifaune de son pays, ce qui lui permet par ailleurs de se livrer à temps perdu à des opérations de baguage intensif.

Son ouvrage, fort bien présenté, traite de tous les oiseaux d'eau douce et de mer qui fréquentent la Belgique. Chaque espèce fait l'objet de quatre paragraphes qui traitent respectivement de la dispersion géographique, des caractères distinctifs (mœurs et habitats), de la nidification et des migrations. Quelques considérations générales et des clefs complètent le livre.

Vingt-quatre planches en couleurs, reproductions d'aquarelles de I. Frederiksen, représentent tous les oiseaux dont il est parlé et parfois même leurs poussins. On devine que, malgré la représentation de six à huit spécimens par page, tous les plumages n'y sont pas figurés, ce

que nous regrettons d'autant plus que les dessins sont bons et que la reproduction est dans l'ensemble satisfaisante.

Nous ne pouvons que féliciter l'auteur d'avoir mené à bien cet ouvrage. C'est un important apport en faveur de l'œuvre qu'il poursuit et la preuve de l'intérêt particulier qu'il apporte à l'ornithologie.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

MACKWORTH-PRAED (C. W.) and GRANT (Captain C.H.B.)

Birds of Eastern and North Eastern Africa
Volume II

(Longmans, Green and Co, 6 et 7 Clifford Street, London W. 1. — In-4°, 1.154 pp., 43 pl. en couleurs, 12 pl. en noir, nombreuses cartes et dessins au trait. — Prix : £ 2/8/-)

C'est en 1953 (v. *L'Ois. et la R.F.O*, p. 158) que nous avons parlé de la première partie de cet important travail sur les oiseaux de toute la région orientale africaine s'étendant depuis le sud de l'Egypte jusqu'au Mozambique compris.

Ce second et dernier volume traite des Passereaux depuis la famille des Alouettes jusqu'à celle des Bruants, soit en tout 825 espèces ou sous-espèces. Chaque famille fait, en plus, l'objet d'un paragraphe suivi d'une clef des espèces.

La présentation reste en tous points la même que pour la première partie.

C'est un travail sérieux et des plus utiles au sujet duquel nous reportons le lecteur à notre analyse d'il y a deux ans déjà. Le reproche le plus sérieux que nous renouvellerons à la vue de ce gros livre qui se veut être utile sur le terrain, est qu'il est d'une importance et d'un poids peu compatibles avec ce genre d'emploi.

Les planches, toutes excellentes, sont dues à une pléiade d'artistes : Roland GREEN, H. GRÖNVOLD, D. M. REID HENRY, Miss C. E. TALBOT KELLY, et N. C. K. LIGHTON, tous si connus qu'ils nous dispensent de toute appréciation même avantageuse.

R.-D. ETCHÉCOPAR.

RAND (A. L.) et TRAYLOR (M. A.)

Manual de las aves de El Salvador

(Université du Salvador, apartado postal 740, San Salvador. — 308 pp., nombreux dessins au trait)

Cet important travail, publié en ronéotypie, nous parle des 396 espèces, ou plus exactement 481 formes, composant l'avifaune de Salvador.

C'est surtout un ouvrage de systématique. L'accent est mis sur les descriptions de plumages d'adultes et de jeunes, mais on y trouve aussi quelques notes biologiques notamment sur certains comportements, à la

différence de « The Birds of El Salvador » par D. R. Dickey et A. J. van Rossem, paru en 1938.

Les dessins au trait de Douglas E. Tibbitts nous ont paru excellents.

R.-D. Etchécopar.

Sprunt (A. Jr.)

Florida bird life

(Natural Audubon Society, N.-Y., 1955. — In-4°, 527 pp., 56 pl. coloriées et en noir, 65 cartes. — Prix : $ 12,50.)

Dans l'énorme production que représente la littérature ornithologique américaine d'après guerre, on tient à garder une place particulière à cet ouvrage, non seulement à cause de son importance en volume, mais surtout parce qu'il traite d'une région chère à tous les ornithologistes, peut-être à cause de la réserve des Everglades.

Ce livre n'est, en fait, que la refonte de celui qui portait le même nom et qui fut signé en 1932 par A. H. Powell. Aussi les diagnoses sont à peu de chose près recopiées de l'ancien ouvrage. De même la bibliographie part de 1932 et vient ainsi simplement compléter l'œuvre du prédécesseur.

Par contre, l'étude des comportements, et notamment ce qui est traité sous le paragraphe intitulé « History », fait état des nouveaux apports faits à l'ornithologie depuis vingt ans. En même temps l'auteur profite de l'occasion pour souligner les différences existant entre ce qui se passait à cette époque et ce qui existe de nos jours.

De nombreuses planches ont été reprises à l'ancien ouvrage, mais il en est de nouvelles signées de John H. Dick, ce qui ajoute une agréable note de variété sans nuire à l'unité d'une très belle présentation.

R.-D. Etchécopar.



Le Gérant : P. André. Imp. Pacteau, Luçon. — Dépôt légal, 2e trimestre 1956